

SOMMAIRE

Aspirants / Standarten-OberJunker (Addenda Partie I)

Jean AMBROISE
Henri De VAUGELAS

Volontaires issus de la Sturmbrigade Frankreich¹

Jean AIMÉ-BLANC
Roland ALBERT
François ANGER
Jean AZÉMA
Jean-Marie BALESTRE
Jean BARATE
Jean BARBOT
André BAYLE
Paul BIDEAU
René BILLOT
Paul BONTOUX
Jean BORDES
Jean-Jacques BOURRAGUÉ
Pierre BOUSQUET
Émilien BOYER
Henri BREUVART
Marc BRIAND
Raymond BRUHAT
Jacques BUREAU
Marc BURESI
Claude CAPARD
Robert CARAGUEL
René CARON
Maurice CARRÉ
Pierre CAULY
Robert CAZES
Roland CHARLES
Pierre CHICOINEAU
Charles CLAUSSE
Yves CONSTANS
Jean COSSARD
Fernand COSTAMAGNA
Pierre COUVREUR
Alain CROISILE
Wladislas CZULOWSKI
Raoul DAUMONT
Gérald DEBECKER
DECONYNCK
Jean-Claude DELAGE
Jean DEL MISSIER
Paul DELSART
Bernard DESGARDINS
Joseph DIÉPART
André DOUTART
Yvan DOUTRE
Jean DUFFAU
Roger DUFFAURE

1 Ou du moins engagés directement dans la Waffen-SS, entre le printemps 1943 et l'été 1944.

René DUPONT
Auguste DURANCET
Guy ÉCLACHE
Denis ELISSALDE
Jacques EVRARD
Pierre FARRÈS
Edmond FLUHR
Gérard FONTENAY
Pierre-Henri FORTIS
FRANCHART
Maurice GARRABOS
Bernard GASTINE
Jacques GASTINE
Georges GIDON
Gaston GIRAL
Alphonse GODIN
Jean HALARD
René HANIN
Marcel HARDY
Lucien HENNECART
Amar ILLOUL
Yves JAHAN
Gabriel JOLY
Henri JONQUIÈRES
Lucien JOURDIA
Georges JULIEN
Victor De KEYSERLING
Guy LACOMBE
Jacques De LAFAYE
Louis LAFFAILLE
Bernard LAIGNOUX
François De LANNURIEN
Foulques De LAREINTY-THOLOZAN
Foulques De LAREINTY-THOLOZAN (fils)
Jacques LEFÈVRE
Georges LOISTON
Roger LOMBARD
Isidore LOPEZ
Jacques MADEC
Jacques Le MAIGNAN De KÉRANGAT
René MAIXANDEAU
Maurice MARY
Maurice MARTIN (alias Robert DUN)
William MARTINEAU
Jacques MASSOT
André MAUCLAIR
Pierre MAURER
Paul MEIGNAN
Marcel MELAN
Philippe MERLEN
Bernard MEUNIER
André MICHEL
Pierre MIGINIAC
Paul MULIER
Jean NATIEZ
Jean OLLIVIER
André OUVRE

Georges PERRET
Pierre PERRIN
Eugène PICAREFF
Alfred PIEYRE De MANDIARGUES
Jacques PIEYRE De MANDIARGUES
Jean-Jacques PILLET
Albert POIGNANT
Albert POUGET
Jehan PROTON De La CHAPELLE
Paul PRUVOST
Jean-Louis PUECHLONG
Henri QUEYRAT
Max QUIQUEMPOIS
Paul RANC
Charles-Gilbert ROBBA
Roger ROBERTI
Pierre ROESCH
Michel ROSOOR
Jacques ROUSSEAU
Camille ROUVRE
Marc SANTEUIL
Gaston SAÛT
Pierre SEGHETTO
Henri SIMON
Louis TAPIÉ De CELEYRAN
Bernard TRINQUENAUX
Daniel VACHER
Pierre WABLE
Georges WAGNER
Claude WILLAUME

Volontaires issus de la LVE

Auguste ALBIETZ
Marius ANDRÉ
Guy ARMANI
René AUDIARD
José De BARTHÈS De MONTFORT
Jean BIZE
BLAISE
Georges BLONAY
Raymond BONNAFOUS
Roger BOULIN
René BOURG
Camille BOUTARIC
Alfred CATON
Jean CATTÀ
Henri CAUBET
Pierre CAUCIA
Jacques CHAVENT
Auguste CHAYNES
Nicols CHOUMILINE
Marc CONTÉ
Marc CORELLA
Louis DENAMPS
Jean-Marie DESRUMAUX
Marcel DUCHÈNE
Jean DUMOULIN

Paul FROIDEVAL
Ernest GALINON
Maurice GARRIGUES
André GERBER
Georges GIANA
Robert GIRARD
Lucien GOBION
Henri-Georges GONZALES
Jean GRENOUILLET
Henri GUTIERREZ
Charles HENKINETT
Georges HÉRIN
René JALLAT
Liévin KINON
Éric LABAT
Robert LACOSTE
André LACÔTE
Marcel LAFONT
Maurice LAPART
Jean LASSERRE
Joseph LAUNAY
Robert LEFEUVRE
Claude LEGOUX
Léon LENFANT
Édouard LOISON
Jean MALARDIER
Jean-Louis MARTIN
André MASSON
Christian MATHIEU
Raymond MERCIER
Albert Le MERRER
Jean MONTANÉ
Désiré MONTEIL
Marcel NIVET
Antoine NOELL
Charles PANTALACCI
Louis PARIS
Louis PÉRÉ
Jean PERRIGAULT
Yves PEYRET
Gaston PIERRE
Félix POLETTI
Serge PROTOPOPOFF
Marcel QUATENNES
Georges RACINE
Jacques ROBERT
Jean ROBERT
Jean ROBIN
Pierre ROSTAING
Robert ROUILLON
Pierre RUSKONE
André SABOURDY
Paul SAUVAGEOT
Louis SAVONE
Marcel SAVONE
Pierre SERGENT
Xavier SÈVE

Pierre SOULÉ
Jean SOUPAULT
Jean SQUILBIN
René STIFFLER
Henri SURREL
Gérard VAQUIÉ
Roland VERFAILLIE
Albert VIANELLO
Georges VOITURIER
Edmond WALTER

Volontaires issus de la Milice Française

Bertrand d'ABBADIE
Jean ACHON
Gustave ALAUX
Pierre AUMONT
Marc BARELLON
André BARRÈRE
Tristan De BAZELAIRE
Jacques BELAVAL
Michel BERGER
Jean BERTRAND
Jean BESSIÈRES
Yves BÉZY
Robert BLANC
Georges BLANCHARD De La BUHARAYE
Georges BLOSSÉ
Charles BONNARDOT
Georges BOR
Charles BORIES
Jean BOTET De LACAZE
Maurice BOUCHET
André BOURREAU
Jean-Louis CALVET
Pierre CALVET
Marcel CARLIER
Pierre CASTET
Charles CATHALA
René CAZES
René CESSIL
Pierre CHAUDERON
Tanguy De CLINCHAMP
Robert COLIN
Noël CORNU
Guy DEDIEU
Jules DEDIEU
René DELAIRE
Jacques DENAMPS
Paul DENAMPS
Pierre DUBUS
Marc DUFRESNOY
Michel DUMONTIER
René DUPEYRON
Félix DUPIN
Pierre ESCOUTE
René FAYTIS
Paul FIEUX

Georges FIGUIÉ
Bernard FODÉ
Robert FRAITOT
Pierre GARDAVAUD
Georges GIREL
Henri Le GUICHAOUA
Gustave HAVRE
Georges HERBAUT
Pierre JUNQUET
Fernand LABADE
Armand LACOMBE
Pierre LALANNE
Christian LAMAZIÈRE
Jean-François LAPLAUD
Louis LAVEST
Jean-Pierre LEFÈVRE
Philippe MARCHESE
Émile MAROTEL
Georges MAST
Ernest MAUREL
Jean MEYNIEL
Michel MIGINIAC
Marc MONTGOUR
Alain MONTSERRIÉ
Jean PAULY
Pierre PELLUCCI
Jacques PÉRIBÈRE
Gérard De PERRICOT
Michel De PERRICOT
Bertrand PLATON
Jacques PONSOLLE
Roger RAFFY
Maurice RANC
Pierre RANC
Albert ROBELIN
Louis SAINT-JEAN
Louis SALMON
Émile SCHWALLER
SELLIER
Henri SOULA
Jacques SOYMIER
Jean SOYMIER
Maurice TACUSSEL
Antoine TARTAGLINO
François TERREL
Pierre THÉRON De MONTAUGÉ
Joannès TOMASI

Volontaires issus des autres formations

Robert APPOLOT
René BINET
Jean CASTRILLO
Maurice CLUZOL
Roger DAUBÈZE
Simon DELANNEL
Jean-René FÉLIX
Paul FRANCOIS

Lucien FRUIT
Gilbert GILLES
Henri GRIMALDI
Roger ILLARTHEIN
Charles PALMIERI
Raymond PAYRAS
Patrice RIMBERT
Pierre ROSFELDER
Pierre SAAORBORG
Robert SOULAT
Pierre SOULIER
Pierre THOMAS
Eugène VAULOT
Serge VINCENT
Pedro VISCASILLAS
Roger WYCKAERT

Organigrammes & Listes de stagiaires des écoles de la Waffen-SS

François ANGER

SS-Frw. Unterscharführer



Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Unterscharführer

François Anger² est né le 3 mars 1921 à Paris. Membre de la NSKK, il en déserte début juin 1943 pour s'engager à la Waffen-SS. Une fois son entraînement de base terminé à Sennheim, il est affecté à l'*Abteilung VI* (service propagande et instruction politique) du camp, en tant qu'instructeur. Anger est muté un temps au *SS-Hauptamt Amt DII*, puis à l'*Ersatzkommando der Frankreich* à Paris³, en tant que recruteur, où il travaille avec Balestre. C'est là qu'il posera pour une photo de propagande restée célèbre, devant un drapeau SS.



Anger participe à la campagne de Galicie, où il sert dans la section d'Abel Chapy, dont il est adjoint

2 Habituellement connu sous le pseudonyme de « Bélanger », y compris dans l'ouvrage de Robert Forbes. Son nom est parfois mal orthographié en « Angers ».

3 D'après les mémoires de Léon Gaultier, page 331.

après la mort de Grossman⁴ le 14 août 1944. Anger est blessé à la fin des combats. Juste après le retrait du front, Anger est choisi par Abel Chapy comme « témoin » pour son exécution sommaire du sous-officier allemand Egl, qui volait ses camarades et avait laissé un blessé au bord de la route. Considéré comme complice du crime, Anger est interné dans une prison militaire de Dachau.

Interné à Fresnes après la guerre, il y côtoiera son ancien collègue Jean-Marie Balestre, ainsi que Léon Gaultier. Anger est décédé en 1999⁵.

Photos de l'entretien et de la visite médicale passée par Anger pour son engagement dans la Waffen-SS



4 Sous-officier allemand.

5 Source : Eric Lefèvre (numéro 314 de 39-45 magazine).





André BAYLE

SS-Frw. Unterscharführer



Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Sturmmann

SS-Frw. Unterscharführer : août 1944⁶

André Bayle est né le 20 mai 1926 à Marseille (département des Bouches-du-Rhône). Spécialiste du trapèze, il montera plusieurs numéros avec son jeune frère et son père⁷. Il a été marqué par les Jeux Olympiques de Berlin⁸, en 1936, qu'il eut la chance d'assister avec ses parents⁹. Le modèle social allemand et le charisme d'Adolf Hitler sont autant d'éléments moteur qui ont motivé son engagement futur. Comme beaucoup à l'époque, il rend en partie responsable le gouvernement du Front Populaire de la défaite de la France. Toutefois, il se garde bien de s'investir en politique. Le sabordage de la flotte française en novembre 1942 lui font abandonner ses ambitions de marin.

Se définissant comme « Provençal, Français, catholique et Européen », Bayle s'engage à la Waffen-SS le 15 mars 1943¹⁰, à l'âge de seize ans et demi, à l'*Ersatzkommando Frankreich der Waffen-SS*¹¹, après avoir voyagé en train depuis Marseille¹² comme travailleur volontaire. Le tout sans rien avouer à ses parents de ses véritables intentions. Sa principale motivation est la lutte contre les communistes, mais aussi contre les anglo-saxons, qu'il considère comme les adversaires de l'Europe¹³. Il est donc envoyé à la caserne de Clignancourt, puis à Sennheim. Bénéficie d'une permission pour le Noël 1943, il rentre alors à Sausset-les-Pins via Paris¹⁴. Il suit les cours de sous-officiers à l'école de Posen-Treskau, en janvier-février 1944¹⁵.

Il fait partie de la seconde section de la 2^{ème} compagnie de la Sturmbrigade lors des combats de

6 Juste avant la montée en ligne, mais Bayle n'apprend sa nomination que le 15 septembre 1944.

7 Son père était gymnaste professeur d'éducation physique et maître d'armes, sa mère agrégée d'anglais.

8 André Bayle, apparaît très furtivement, de loin, dans le film consacré aux jeux, « Les Dieux du stade », de Leni Riefensthal.

9 Son père était entraîneur d'une équipe sportive française participant aux Jeux. La mère d'André Bayle entretint une correspondance épisodique avec Jessie Owens. Ce dernier expliqua notamment que l'équipe olympique U.S, lors du retour aux USA via Londres, fut séparée à l'hôtel entre blancs et noirs. Alors qu'en Allemagne, elle était réunie.

10 Doté d'un physique avantageux -grand, blond et les yeux bleus-, il n'eut aucun mal à passer les épreuves de sélection.

11 Situé 24, avenue Recteur Poincaré à Paris. Sa mère, en colère, se rendra à cette adresse pour tenter de casser l'engagement de son fils, encore mineur. Elle fut déboutée sans ménagements.

12 Bayle s'était rendu dans un bureau de placement allemand, à Marseille, où il rencontra un officier français des *Schutzkommandos* (le commandant Saint-Martin), qui lui fit signer un engagement provisoire pour lui établir un bon de transport militaire allemand .

13 Comme de nombreux engagés volontaires SS de 1943, il n'appartient à aucune formation politique, ni aucun membre de sa famille.

14 Que ce soit à Paris, ou dans sa région d'origine, Bayle ne se rappela d'aucune hostilité à son encontre, alors qu'il porte l'uniforme allemand.

15 Une soixantaine de français environ suivirent ce stage, d'après André Bayle.

Galicie, où il commande un groupe de combat. Après la mort de Joseph Peyron, le 15 août 1944, la seconde section se retrouve disloquée et sans officier pour la diriger. Bayle prend naturellement les commandes jusqu'à la fin des combats, ce qui lui vaut les félicitations d'un major des blindés qui le proposa pour la *Croix de fer IIème classe*¹⁶.

Peu après l'arrivée du I^{er} bataillon à Schwarnegast, où sont déjà arrivés le II^{ème} bataillon de la Sturmbrigade, Bayle tombe malade, frappé de dysenterie, qui le cloue au lit, et aux toilettes ! Il est hospitalisé à Könitz¹⁷ à la mi-septembre. Il reçoit la visite de sa mère en décembre, et, le 20 décembre, part avec elle en permission à Munich, où se trouve le reste de la famille, en représentation au cirque Krone.

Bayle débarque à Wildflecken le 2 janvier 1945¹⁸. Proposé comme potentiel officier par ses supérieurs¹⁹, il est promu *Junker der Waffen-SS*²⁰ après un examen. Envoyé à Bad Tölz, puis Neweklau, où il ne reste qu'une semaine. Il est en effet rappelé à Wildflecken, la division devant monter en lignes sous peu. En Poméranie, André Bayle commanda une section de la 2^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*, après la mort de l'Oscha. Gastine²¹. Il combat durement en Poméranie, et parvient à s'échapper du massacre du Régiment de réserve dans la plaine de Belgard²². Isolé avec une dizaine d'hommes, il libère le *Sturmbannführer* Veidenbaums²³ et quelques hommes, prisonnier d'une vingtaine de soviétiques dans une clairière²⁴.

Capturé le 8 mars par des partisans polonais, dans la campagne poméranienne²⁵, en compagnie de deux camarades épuisés. Promené dans une colonne de prisonniers à traveurs l'Europe jusque début avril 1945, où il est amené par train jusqu'à Moscou, où les prisonniers défilèrent en vainqueurs.

Interné au camp de Vladimir du 3 mai à fin octobre 1945, puis à Tambow jusqu'au 10 décembre. Les prisonniers sont libérés et envoyés en train jusqu'à Novossibirsk, en Sibérie. Puis ils embarquent à nouveau, cette fois vers l'ouest, le 29 décembre 1945. Le convoi de prisonniers²⁶ débarque à Valenciennes le 21 janvier 1946. Il est arrêté et jeté en prison peu après son arrivée. Jugé le 13 mars 1946 par la Cour de justice de Valenciennes, il est acquitté²⁷. Il regagne sa ville d'origine via Paris.

16 Hospitalisé, la paperasserie tarda, ce qui fait qu'il ne l'a jamais reçue en mains propres (un papier du 28 septembre 1944 certifie qu'il en est bien titulaire).

Bayle fut également décoré du *Badge d'assaut de l'infanterie en bronze* et d'une citation.

17 Où on découvre qu'il est aussi atteint de malaria.

18 Après avoir passé une journée à Francfort-sur-Main, à faire la fête chez trois nouveaux *Ritterkreuzträger* de la Luftwaffe.

19 Artus et Bartolomei.

20 Premier palier des Junkers, le *Junker der Waffen-SS* portait des épaulettes d'*Unterscharführer*, mais ornées de deux barrettes d'argent. Contrairement à ce qui a pu être écrit, Bayle ne fut pas promu *Standarten-OberJunker* !

21 Bayle était chef de section en janvier-février 1945 à Wildflecken, jusqu'à ce que Gastine arrive dans la compagnie peu avant le départ pour le front, remplaçant Bayle. Ce dernier reprit donc sa place à la mort du milicien.

22 Bayle et ses hommes se trouvaient à la pointe du régiment de réserve, et se sont trouvés au contact presque direct (30 mètres) des chars soviétiques. Ils ont donc été épargnés par les tirs, qui passèrent au dessus de leurs têtes.

23 Volontaire letton.

24 L'officier proposera Bayle pour la *Croix de fer Ière classe*, et lui remettra en attendant son propre exemplaire de la décoration.

Bayle reverra ce Veidenbaums en Allemagne, en 1965, à Francfort-sur-Main. Il avait entrepris les démarches nécessaires pour l'attribution de la décoration à Bayle.

25 A dix kilomètres au sud-ouest de Körlin.

26 Bien que déclarés officiellement libres par les autorités soviétiques à partir de leur départ de Tambow.

27 Cette clémence s'explique par le fait qu'il était mineur au moment de son engagement. Le juge reconnut aussi que Bayle n'a pas combattu contre la France.



Bayle (à droite), avec Raymond Bruhat, en 1946.

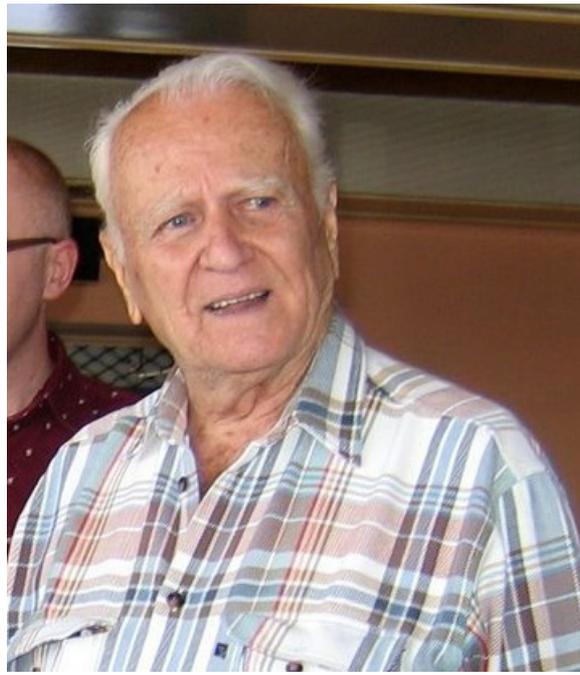
Bayle effectue ensuite son service militaire, chez les Paras à Pau, de mai 1946 à mars 1947. Il commença à travailler peu après, et se maria avec son amie d'enfance, dont il eut cinq enfants. Prend sa retraite le 1^{er} juin 1986²⁸. Il a publié son parcours dans les ouvrages *De Marseille à Novossibirsk* (1990) et *San et Persante* (1994). Ces deux livres ont été réédités, en 2008, en un unique volume, sous le titre *Des Jeux Olympiques à la Waffen-SS*.

Président d'honneur d'Histoire et Tradition²⁹, il est décédé subitement le matin du 8 mars 2010, à Sausset-les-Pins. Une vidéo très longue, en plusieurs parties, circule sur internet, où Bayle raconte son parcours, et plus encore.

28 Comme la plupart des volontaires français, sa vie professionnelle fut parfois mouvementée : licencié au bout de sept ans d'un groupe pétrolier, car le patron avait appris son passé.

Il resta ensuite dix-sept ans dans une autre boîte (le directeur se fichant de son passé du moment que le travail est fait), comme directeur de l'exportation, puis de la filiale en Allemagne, devenant cadre. Puis vint un nouveau directeur, qui apprit la vérité et supprima le poste pour mieux licencier Bayle. Son troisième employeur le licencia également. Il travailla ensuite pour des firmes allemandes, comme directeur de filiale, résidant plusieurs années en Allemagne et en Amérique du nord.

29 Association créée en 1992 par André Bayle lui-même. Elle disparaît *de facto* après la mort de son créateur.



Paul BIDEAU

*SS-Frw. Schütze (Inspecteur régional de la Waffen-SS – Limoges)
Légionnaire / Soldat*

Paul Marie Bideau³⁰ est né le 10 février 1893 à Nantes (département de la Loire-Inférieure). Vétéran de la guerre 1914-1918, il fit partie de la « Cagoule » avant-guerre. Membre du RNP à Marly-le-Roi, dont il était le fondateur local (Seine-et-Oise). S'engage dans la LVF durant l'été 1941. A sa démobilisation il devient commissaire dans l'Organisation Todt.

Il est nommé inspecteur régional de la Waffen-SS (*SS-Werber*) à Limoges³¹. Fuit en Allemagne à la Libération, il sera volontaire pour être parachuté en France³². Vers la fin de la guerre, sentant le vent tourner, il aurait pris contact avec les services de renseignements alliés et français.

Condamné à vingt ans de travaux forcés par la Cour de justice de Seine-et-Oise le 23 janvier 1946.

René BILLOT

SS-Frw. Standarten-Junker

René Billot est né le 21 août 1920. Originaire de la Sturmbrigade, il suit le *Waffen-Junker-Lehrgang* à Neweklau du 1^{er} décembre 1944 au 31 mars 1945³³, et rejoint la division « Charlemagne », réorganisée à Carpin, le 14 avril 1945.

Participe aux combats de Berlin, au sein de la 2^{ème} compagnie. Il trouve la mort le 30 avril 1945.

30 Son nom est écrit « Bidaut » ou « Bidot » dans le PV de Bernard Cayron (PPF du Tarn-et-Garonne). Il s'agit d'erreurs de frappes.

31 Cité à ce poste en février 1944 (source : PV de Bernard Cayron). Il tenait ses quartiers à Périgueux à cette période.

32 Avec le groupe de l'Hstuf. De Lannurien (source : Bruno Renoult).

33 A priori simplement *Standarten-Junker*, même si la probabilité qu'il soit promu *Standarten-OberJunker* existe (source : correspondance de l'auteur avec Eric Lefèvre).

Paul BONTOUX

SS-Frw. Unterscharführer (Inspecteur régional de la Waffen-SS - Montpellier)

Paul Alfred Anthony Bontoux est né le 18 décembre 1897 à Neuilly-sur-Seine (département de la Seine). Vétéran de 14-18, dont il est pensionné pour trépanation. Ancien journaliste, il avait participé à la « Cagoule » avant-guerre.

Membre du PPF, il adhère au SOL puis à la Milice dans l'Aude³⁴. Devient *SS-Werber*, inspecteur régional de la Waffen-SS en Languedoc-Roussillon³⁵, avec un grade de sous-officier au moins semble t-il³⁶. Mis à la porte au début janvier 1944, car il n'était pas assez zélé pour collaborer avec le SD. Bontoux s'abstient ensuite de toute activité politique.

Condamné à mort le 6 septembre 1944 par le Tribunal militaire, il est fusillé le jour même à Carcassonne.

Jean BORDES

SS-Frw. Oberscharführer

Engagé à la Waffen-SS en 1943. Il suit un stage de sous-officier à Posen-Treskau. Lors de la formation de la brigade « Charlemagne », il est assigné à la 2^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*, en tant que *Spiess*. En décembre 1944, il est envoyé en stage auto à Berlin, spécialité mécanicien, et n'a donc pas l'occasion de participer aux combats de Poméranie.

Rejoint le *Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs und Ersatz Bataillon*, où il est affecté au train automobile. Bordes déserte le 24 avril 1945, avec Émilien Boyer et Claude Willaume, à Landshut, pour ne pas à avoir à combattre des troupes Alliées. Ils fuient en direction de Regensburg et s'installent dans une grande ferme pour la nuit. Au matin, ils sont surpris par un prisonnier de guerre français qui leur conseille d'enlever leurs uniformes. Ils revêtent des effets civils, mais sont arrêtés à Schweinbach par des *feldgendarmes*.

Enfermés dans une école avec d'autres civils. Ils profitent d'une fausse alerte aux blindés pour s'échapper. Croisant la route de troupes américaines le 29 avril 1945, ils se font passer pour des travailleurs, et obtiennent d'eux un camion à gazogène saisi par l'US Army. Ils se cacheront tant bien que mal en Allemagne, jusqu'au 13 décembre 1945, où ils seront découverts.

34 D'après l'interrogatoire de Bontoux, ce dernier serait arrivé à Narbonne en décembre 1943, venant de Courbevoie suite à la destruction de son appartement durant les bombardements de la ville.

Il est prouvé que Bontoux était dans l'Aude depuis au moins octobre 1943.

35 Sa juridiction couvrait les départements de l'Aude, Hérault, Pyrénées-Orientales, Aveyron, Lozère, Tarn et Ardèche (source : dossier judiciaire de Bontoux).

Le premier bureau fut ouvert rue Chartran, à Carcassonne.

36 Source : un rapport des RG de l'Aude (7 octobre 1943) le cite comme sous-officier de la Waffen-SS. Sans préciser le grade exact.

D'après une autre liste des RG de l'Aude, il était « lieutenant des Waffen-SS ». Ce qui semble peu probable...

André DOUTART

SS-Frw. Schütze

André Doutart³⁷ est né le 13 juin 1923³⁸ à Genève, en Suisse. Suisse romand, il acquiert la nationalité française durant sa jeunesse. Avant la guerre, il croise la route de Paul Pignard-Berthet au Prytanée militaire de La Flèche.

Membre du RNP, il se porte volontaire pour la Waffen -SS en mai 1944, par haine du communisme et également car le jazz -sa musique favorite- est persécutée en URSS. Son musicien préféré -Parnakh- étant même mort au goulag. Doutart arrive à Sennheim le 3 juin 1944, il y finit son instruction de base en août 1944.

Posté au bureau de recrutement SS de Stuttgart, probablement comme *SS-Werber*. Sa mission est alors de parcourir la Bavière, pour convaincre les travailleurs Français de s'engager. A son grand étonnement, il ne rencontre aucune hostilité à son égard³⁹, malgré le fait qu'il se présente en uniforme SS⁴⁰. Lors d'un détour par Sigmarigen, il a l'occasion de rencontrer plusieurs personnalités exilées comme Pierre Laval et Marcel Déat.

Le 30 octobre 1944, il tient un meeting au cinéma de Sigmarigen, devant un public silencieux et non-hostile. La campagne de recrutement des travailleurs (libres ou prisonniers) ne fut pas un grand succès⁴¹. Le 4 novembre 1944, Doutart est assigné au *SS-Hauptamt*, à Berlin. Accusé par ses supérieurs d'avoir obéi aux ordres de la délégation française plutôt qu'à ceux de sa hiérarchie, il est muté pour raisons disciplinaires, en mars 1945, au *Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs und Ersatz Bataillon*. Il fait la retraite avec le bataillon, dès le 30 mars 1945, pour échapper aux Américains. Le 15 ou 16 avril 1945, avec deux amis, ils en profitent pour désertier du bataillon, après avoir enlever leurs runes SS. Les Américains les laissent passer, et ils peuvent ainsi retourner en France⁴².

Incarcéré en 1946, après une année de détention préventive, il est acquitté par le tribunal militaire. Des années après la guerre, il fut le trésorier du Hot Club de France (la principale association d'amateurs de jazz). Il travailla également pour Europe 1 et le journal « Rivarol »⁴³. André Doutart est décédé le 10 septembre 2008⁴⁴ à Paris. Il laisse des mémoires non publiées, dénommées *Le SS frivole* », d'après le surnom que lui avaient donné Lucien Rebatet et Antoine Blondin.

37 Est connu sous le pseudonyme « Doulard », ou encore « Doudart ». Son nom est parfois mal orthographié en « Doutard ».

38 D'autres sources donnent 1921, ce qui est faux.

39 Les travailleurs étant exaspérés des raids aériens américains sur les usines !

40 Les Français le prennent alors pour un Allemand, et les Allemands pour un Français !

41 La plupart des candidats étant non aptes, ou désirant juste échapper quelques jours à l'usine.

42 Doutart approcha une jeep US, qui jouait du Benny Goldmann à la radio, (ses amis préférèrent rester cachés), et alla parler aux occupants de la voiture, qui furent très surpris de voir un européen connaître ce virtuose du jazz . Ils lui donnèrent alors un laissez-passer, en guise d'amitié.

43 Doutart était ami avec Christian De La Mazière et Hugues Panassié.

44 Certaines sources font erreur en lui donnant 2006 comme année de décès ! (le site officiel du Hot Club de Jazz confirme 2008).

Yvan DOUTRE

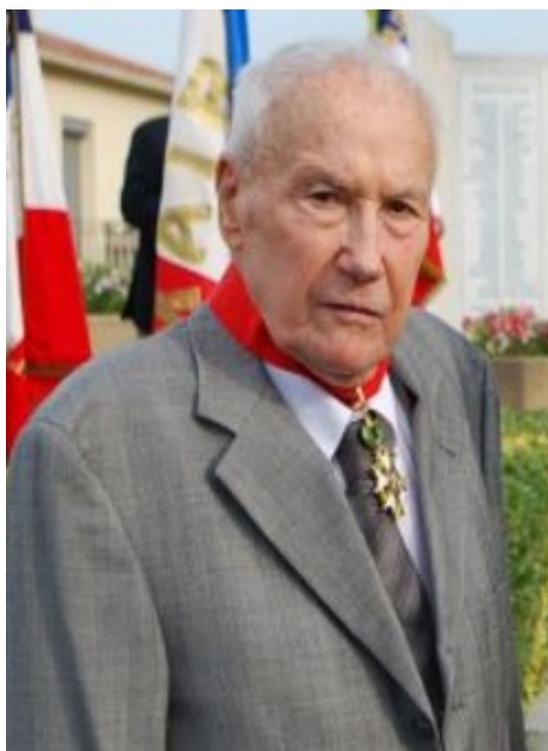
SS-Frw. Schütze
Franc-Garde bénévole (Toulouse - Haute-Garonne)

Yvan Maurice Daniel Doutre est né le 19 août 1926 à Monbrun (département du Gers). Il travaille dès son jeune âge dans les fermes familiales, dans le Gers. Parti à Toulouse en novembre 1943, il est intégré aux Compagnons de France, et fut sans doute inscrit à la Franc-Garde bénévole. En février 1944, il quitte Toulouse pour Lyon, où il est affecté aux Compagnons de Villeurbanne⁴⁵.

Il s'engage dans la Waffen-SS au bureau de recrutement de Lyon, le 18 mars 1944⁴⁶. Il semble avoir suivi un parcours classique (camp de Sennheim), et fut intégré dans les rangs de la 5^{ème} compagnie du régiment SS 58, au sein de la « Charlemagne »⁴⁷. Selon toute probabilité, il combattit dans le couloir de Dantzig.

La fin de la guerre le voit hospitalisé quelque part en Allemagne. Il regagne clandestinement la France le 18 mai 1945, dans un convoi de rapatriés, et part vivre chez ses parents, à l'Isle-Jourdain. Arrêté sur dénonciation le 28 mai suivant. Jugé le 9 août 1945 par la Cour de justice de Toulouse, il est acquitté comme ayant agi sans discernement.

Il fera ensuite carrière dans les troupes de marine, combattant en Indochine et en Algérie, décoré de nombreuses fois (*Médaille militaire, Croix de guerre T.O.E, Chevalier de l'ordre national du mérite*). Il prend sa retraite militaire au grade de capitaine, et était *Commandeur de la Légion d'honneur*⁴⁸. Décédé des suites d'une longue maladie en janvier 2014, à Corneilla-del-Vercol.



Le capitaine Doutre en 2013⁴⁹.

45 A moins qu'il n'ait été affecté à une unité Franc-Garde permanente ? Cette option est à envisager.

46 Il affirma avoir signé son engagement car arrêté par les miliciens (pour avoir voulu rejoindre le maquis de Haute-Savoie) et menacé par ces derniers. Il se rétracte face aux questions multiples des enquêteurs.

Un membre de sa famille déclara que Doutre ne désirait pas combattre des Français et préférait donc partir en Allemagne.

47 A priori comme simple soldat, mais ce n'est pas certain.

48 Nommé Officier le 25 juin 2002, et Commandeur le 3 mai 2013.

49 Source : lepetitjournal.net.

Jean DUFFAU

SS-Frw. Oberscharführer

Franc-Garde permanent (Secrétariat Général - Vichy)

SOL / Franc-Garde bénévole (Beaumont-de-Lomagne - Tarn-et-Garonne)

Promotions :

Franc-Garde (Franc-Garde bénévole / Franc-Garde permanente) : juin 1943

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Sturmman⁵⁰

SS-Frw. Unterscharführer : 01.08.1944

SS-Frw. Oberscharführer : 01.09.1944

Jean Jacques Duffau est né le 14 avril 1920 à Beaumont-de-Lomagne (département du Tarn-et-Garonne). Désire s'engager dans l'armée en 1939, mais son père refuse de donner sa permission. Il travaille alors comme imprimeur à l'atelier familial. Passe huit dans les Chantiers de Jeunesse en 1941.

Membre du SOL depuis 1942 (recruté par le chef Laurence), passe à la Franc-Garde bénévole⁵¹. Il s'engage dans la Franc-Garde permanente en juin 1943, et est affecté à Vichy⁵². Engagé dans la Waffen-SS le 29 octobre 1943 à Paris, il passe trois mois d'instruction au camp de Sennheim (bénéficia de la permission de décembre 1943 – janvier 1944). Suti fort probablement les cours de l'école de sous-officiers SS de Posen-Treskau, en janvier et février 1944. Il est fort probable que Duffau ait combattu (et fut blessé) en Galicie⁵³.

Il sert un temps à la compagnie des transmissions de la brigade « Charlemagne »⁵⁴, avant d'être affecté au régiment de réserve, à Greifenberg, sans doute en raison de ses blessures antérieures. Démobilisé le 27 février 1945, et placé comme ouvrier dans une ferme des environs de Stettin⁵⁵.

Se dirige vers l'Italie du nord le 7 mars 1945, puis la France, où il est arrêté à Nice le 28 mai 1945 par la police française⁵⁶, et écroué à Marseille. Condamné à vingt ans de travaux forcés et la dégradation nationale par la Cour de justice de Toulouse, le 13 novembre 1945.

50 On peut présumer qu'il reçut cette promotion à la sortie de l'école des sous-officiers de Posen-Treskau.

51 Selon plusieurs témoignages de locaux, il avait un rang de chef. Mais ils confondent sans doute avec son père, Louis Duffau, chef de centaine du SOL puis de la Milice de Beaumont-de-Lomagne.

52 Duffau clama n'avoir adhéré au SOL en 1942 que pour éviter le départ en Allemagne (anachronique !). Il dira également avoir reçu une convocation au STO en juin 1943, et que c'est pour cette raison qu'il partit à Vichy. Arrivé dans la ville, il dira avoir refusé d'être incorporé, et avoir vécu entre Vichy et Limoges.
Du grand n'importe quoi !

53 Il prétendit avoir fait exprès de se blesser et être resté hospitalisé jusqu'en septembre 1944 ! Dans ce cas, en quel honneur fut-il nommé *Unterscharführer* juste avant la campagne, et *Oberscharführer* juste après ?

54 Cité à ce poste le 25 décembre 1944.

Il suivit les cours de l'école de radio SS dans le Tyrol, en novembre-décembre 1944 (confirmé par le SS Robert Caraguel). Selon ce dernier il fut démobilisé à la suite d'un vol de grilles de chiffrage, où Duffau fut inquiété. Mais selon Caraguel, l'affaire n'eut pas de suites (grâce à la mansuétude d'un capitaine SS).

Là encore, qu'en penser, sachant qu'une accusation aussi grave aurait du avoir des répercussions plus lourdes qu'une simple démobilisation (en général réservée aux inaptés) !

Selon un autre témoignage (Duffau se contredit de l'un à l'autre !), il fut simplement renvoyé de la Waffen-SS car il avait accordé son aide à des prisonniers anglais et français...

55 Il dira avoir connu le bombardement de Stettin avant de passer en Italie.

Toutefois, cette information n'est pas certaine. Il est possible que Duffau soit passé dans une autre unité (Jagdverbände?), mais ce n'est qu'une hypothèse.

56 Il dira être passé en Italie du nord et avoir tout fait pour désertier, ayant finalement réussi et avoir rejoint un groupe de partisans italiens, avec qui il fit le coup de feu !

Pierre-Henri FORTIS

SS-Frw. Standarten-Junker



Promotions :

Sous-lieutenant : 22.03.1915

Lieutenant : 22.03.1917

Capitaine : 24.09.1918

Lieutenant-colonel

SS-Frw. Standarten-Junker : 01.02.1945

Pierre-Henri Fortis est né le 10 octobre 1892 à Labastide-Clairence (département des Pyrénées-Atlantiques). Élève à l'école des officiers de Saint-Maixent, il entre en service le 28 novembre 1910.

Vétéran de la guerre 14-18, il a été blessé sept fois, y a gagné une *Croix de guerre* ornée de dix sept citations, et fut décoré de la *Croix de Chevalier de la Légion d'honneur*, par une action de bravoure au sein du 94^{ème} Régiment d'Infanterie, le 20 mai 1916. C'est véritablement un des héros de la Grande Guerre. Fortis finit la guerre Capitaine au 1^{er} Régiment Étranger, et est ensuite nommé *Officier de la Légion d'honneur*, le 16 juin 1920. Il sera promu *Commandeur* à une date inconnue.

En 1939-40, il commande un bataillon du 139^{ème} Régiment d'Infanterie, et est fait prisonnier en juin 1940. Il détenait le grade de lieutenant-colonel. Il s'engage en mars 1944 à la Waffen-SS, préférant cela que de rester prisonnier en Allemagne. Il suit une formation d'aspirant à la *SS-Panzergranadierschule* de Kienschlag, du 1^{er} décembre 1944 au 31 mars 1945. A priori il ne réussit pas l'examen final, et reste *Standarten-Junker*. Fortis finit la guerre au *Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs und Ersatz Bataillon*, et mit en place, juste après la capitulation finale, une sorte de filière qui permit à certains volontaires de passer en Italie, et même plus loin pour quelques uns !

Le 14 novembre 1945, le tribunal militaire de Bordeaux⁵⁷ le condamne à cinq ans de travaux forcés et à la dégradation militaire. Fortis est décédé en 1955, d'une maladie consécutive à ses anciennes blessures de guerre.

57 D'autres sources donnent celui de Marseille. Cela paraît moins probable, étant donné l'origine géographique de Fortis.

Citations de Pierre-Henri Fortis

Citation à l'ordre du régiment numéro 201 du 22 mai 1915

« L'ennemi ayant fait exploser une mine et endommagé sa tranchée, a su maintenir le calme et le sang-froid dans sa section. »

Citation à l'ordre du corps d'armée n° 395 du 23 mai 1915

« Le 9 mai 1915 sa section étant menacée d'enveloppement par une double attaque allemande dirigée sur les deux barrages, a déployé un courage et une activité merveilleuse, en se portant sur tous les points du front occupé par ses hommes pour exciter leur ardeur et les empêcher de faiblir. Grâce à lui l'attaque a été repoussée et l'ennemi obligé de cesser son feu après avoir subi des pertes importantes. »

Citation à l'ordre de l'armée, lui ayant valu sa décoration de l'ordre de Chevalier de la Légion d'honneur :

Lieutenant à titre temporaire au 94^e régiment d'infanterie.

« Officier vigoureux, brave jusqu'à la témérité. Le 20 mai 1916, a, par son action énergique et l'habileté de ses dispositions, arrêté net un mouvement offensif de l'ennemi. A été blessé gravement le lendemain, en entraînant à l'attaque d'un barrage ennemi une section d'un corps voisin dont il avait pris spontanément le commandement. Avait été blessé une première fois le 19 juin 1915. Déjà deux fois cité à l'ordre. »

Citation à l'ordre de la 69^{ème} division numéro 106 du 28 mai 1916

« Officier plein d'initiative, d'énergie et de tenacité. A, à plusieurs reprises, arrêté les progrès de l'ennemi en intervenant chaque fois de la façon la plus efficace et la plus heureuse. »

Citation à l'ordre du 32^{ème} corps d'armée numéro 526/A du 23 novembre 1916

« Officier d'une bravoure et d'un allant au dessus de tout éloge. Le 5 novembre 1916 a entraîné sa compagnie à l'assaut sous un feu violent de mitrailleuse, est arrivée à proximité de la tranchée ennemie, s'est cramponné au terrain conquis, communiquant à tous l'entraîn qui l'animait. A renouvelé son attaque à la tombée de la nuit. Joint à ses qualités de bravoure beaucoup de sang-froid et la ferme volonté d'assurer le succès. »

Citation à l'ordre de la V^{ème} armée numéro 187 du 7 mai 1917

« Lieutenant au 94^e rég. d'infanterie, 1^{re} compagnie.

A l'attaque du 16 avril 1917, blessé au pied dès le début de l'action, a eu l'énergie de continuer le combat pendant deux heures malgré la douleur, voulant rester jusqu'au bout, comme toujours, un exemple de bravoure. »

Citation à l'ordre du 32^{ème} corps d'armée numéro 646/A du 17 septembre 1917

« Officier toujours prêt à donner des preuves de bravoure, même en dehors du commandement de sa compagnie. Est allé par deux fois, en plein jour, voir dans les trous d'obus de la première ligne, un peloton de sa compagnie détaché dans un bunker voisin et qui n'était plus sous son commandement. »

Citation à l'ordre du 32^{ème} corps d'armée numéro 719/A du 26 février 1918

« Commandant de compagnie d'une bravoure légendaire. A conduit sa compagnie à l'attaque du 12 février 1918, avec son brio habituel, assurant dans des conditions très difficiles l'exécution complète de sa mission. »

Citation à l'ordre de l'armée numéro 63 du 6 juillet 1918

« Jeune capitaine d'une bravoure et d'une audace qui font l'admiration de tous. Le 29 juin 1918, s'est offert pour exécuter un coup de main qui a très bien réussi. A entraîné avec son brio superbe un peloton de sa compagnie, marchant à la tête des hommes, leur donnant le plus bel exemple de courage. A capturé cinq prisonniers. 7 citations antérieures. »

Citation à l'ordre de la 42^{ème} division numéro 532 du 7 septembre 1918

« Officier d'une bravoure magnifique, a conduit sa compagnie la journée du 8 avril 1918 avec l'entraîn et la fougue qui lui sont habituels. Placé en soutien, a opéré le nettoyage de nombreux abris, faisant lui-même de nombreux prisonniers et s'emparant de plusieurs mitrailleuses. »

Citation à l'ordre de la IV^{ème} armée numéro 1570 du 3 janvier 1919

« Admirable entraîneur d'hommes, de la plus haute valeur morale et d'une bravoure légendaire dans la division. Le 1er novembre 1918 a donné à nouveau la mesure de son allant merveilleux en partant sous les feux intenses de nombreuses mitrailleuses, et malgré des pertes sévères, sa compagnie, d'un seul élan à 3km à l'intérieur des lignes ennemies farouchement défendues et à travers une zone boisée réputée inaccessible. A tenu tête ensuite, pendant 4 heures avec sa compagnie, véritable unité d'élite, à une violente contre-attaque ennemie. Atteint dans le combat rapproché de 3 graves blessures au ventre, à la cuisse et au bras, a continué la lutte à outrance, jusqu'à complet évanouissement sur le champ de bataille. »

Citation à l'ordre de la 2^{ème} division de chasseurs numéro 5 du 26 août 1919

« Fait toujours preuve du même cran, qui lui a valu de nombreuses et belles citations pendant la campagne de France. Dans des moments critiques, le 15 mai à Belz, a organisé avec un sang-froid et une compétence digne d'éloges la défense du QG qui se trouvait isolé et menacé d'une attaque ennemie. Est allé en mission le 23 mai auprès du régiment. A poussé jusqu'aux lignes les plus avancées et a rapporté au commandement des renseignements précieux sur la retraite de l'ennemi. »

Citation à l'ordre de l'armée du général Heller du 31 décembre 1919

« Jeune officier plein de bravoure et d'entrain. Au cours des opérations d'Ukraine en mai 1919, a assuré brillamment la défense du village de Belz menacé par l'ennemi. A assuré comme volontaire plusieurs liaisons officielles et dangereuses. Continue selon son brillant passé militaire. »

Gaston GIRAL

SS-Frw. Unterscharführer

Secrétaire fédéral du PPF (Basses-Pyrénées B), membre de la Milice Française

Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Unterscharführer

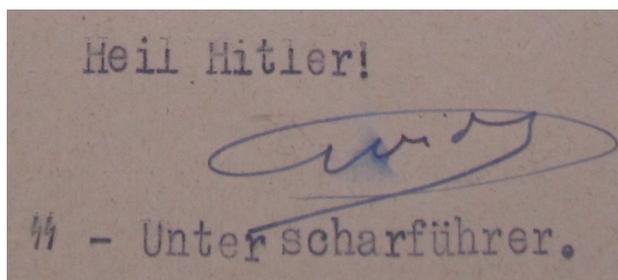
Gaston Albert Louis Giral est né le 30 novembre 1896 à Parthenay (département des Deux-Sèvres). Vétéran de la guerre 14-18, qu'il finit dans l'aviation.

Hôtelier, secrétaire fédéral du PPF des Basses-Pyrénées B (zone non-occupée). Il était aussi propagandiste pour la Légion Tricolore, et membre de la Milice.

Engagé dans la Waffen-SS le 14 novembre 1943. Etant donné son âge, il sera occupé à des tournées de recrutement à travers l'Allemagne.

Jugé par contumace le 25 mai 1945 par la Cour de justice de Toulouse, il est condamné à cinq ans de prison, la dégradation nationale à vie et la confiscation de ses biens. Le 10 mai 1946 il est condamné à mort par contumace par la Cour de justice de Pau. Le tribunal militaire permanent de Bordeaux le jugea le 4 juin 1952.

Décédé le 3 juin 1974 à Saumur.



Alphonse GODIN

*SS-Frw. Schütze (Inspecteur régional de la Waffen-SS - Paris)
Lieutenant / Oberleutnant*



Promotions :

Lieutenant / Oberleutnant
SS-Frw. Schütze⁵⁸

Alphonse Godin est né le 22 juin 1899 à Amiens (département de la Somme). Il fait campagne en Pologne, en 1920, dans l'armée Weygand. Il est décoré de la barrette du ruban de l'ordre de la Pologne restaurée⁵⁹, et de la *Médaille militaire*⁶⁰. Il prend sa retraite militaire en 1934, comme adjudant. Il participe à la « Cagoule ». Mobilisé en 1939, on lui confie une compagnie, et devient chef de service des ateliers du Parc d'Engin Blindés de la 3^{ème} Armée⁶¹.

Démobilisé, il passe dans la production industrielle. En février 1941 il devient membre du MSR, puis passe ensuite au RNP. Il s'engage à la LVF en septembre 1941. Il est nommé officier d'armement du III^{ème} Bataillon de la LVF, poste qu'il garde jusqu'au 30 avril 1943, date où il est démobilisé. Titulaire de la *Croix de fer IIème classe* depuis le 11 novembre 1942. Il démissionne de la LVF, car il s'entend mal avec les Allemands⁶².

Rentré en France, Godin s'engage dans la Waffen-SS en juillet 1943, et devient inspecteur régional (*SS-Werber*) de la Waffen-SS à Paris⁶³. Il dispose d'un bureau au siège de la SS française, rue du recteur Poincaré. Réfugié en Allemagne, il refuse de passer à la brigade « Charlemagne », et est donc affecté à la Milice, à Ulm, en octobre 1944. Il se fait réformer et quitte la Milice fin décembre 1944. En janvier 1945, il gagne Sigmarigen, où il obtient un travail de bureau de la main-d'œuvre.

Il tente de rentrer en France en compagnie de travailleurs français, près de la frontière suisse, mais reste sur place. Il se présente le 7 juillet 1945 au chef d'état-major du Gouvernement militaire de Landecj, qui

58 Était toujours simple *Schütze* en juillet 1944, selon la documentation disponible (information confirmée par Éric Lefèvre, qui possède une photo de Godin en uniforme à cette date). Mais il n'est pas impossible qu'il ait obtenu le grade d'*Obersturmführer* (correspondant à celui qu'il avait dans la LVF) ultérieurement.

59 Il se maria avec une polonaise, et il parlait lui-même polonais couramment.

60 Rentre en France en 1924, il fait un stage de perfectionnement à l'école des Chars de combat à Versailles, section technique.

61 Où il reçoit les félicitations du général Keller, inspecteur de l'arme blindée. Il est proposé pour la *Légion d'honneur* en mai 1940.

62 Officiellement pour raisons de santé, à cause de son asthme.

63 Couvrant la Seine, la Seine-et-Oise et la Seine-et-Marne.

lui demande un rapport sur son activité. Le 20 juillet, il est emmené libre au camp de Goldbach. Dirigé le 19 octobre sur Strasbourg, et interné au Strutoff.

Condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour de justice de la Seine, le 31 mai 1946.



Godin (à droite) avec le médecin Max Lelongt, 11 novembre 1942, jour de remise de Croix de fer.



Jean HALARD

SS-Frw. Sturmmann (SS-Werber – 4. SS-Oberabschnitte Rhein - Wiesbaden)

Jean Halard⁶⁴ est né le 15 décembre 1926⁶⁵ dans le XIV^{ème} arrondissement de Paris. Il abandonne ses études pour s'engager dans la Waffen-SS. Il veut prouver aux Allemands que les Français savent aussi se battre, et laver le déshonneur de la défaite. C'est un national-socialiste convaincu. *SS-Werber* de la *IV. SS-Oberabschnitte Rhein*, à Wiesbaden, il parvint à faire engager plus de cinquante prisonniers de guerre !

Il combat en Poméranie, au sein de la 3^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*. Après-guerre, il parvient à revenir en France en tant que rapatrié du STO, en 1947. Il échappe ainsi à la justice, en partie car il n'a pas été tatoué. Il est appelé sous les drapeaux (car aux yeux des autorités françaises, il n'a bien sûr effectué aucun service militaire !) et sert en Indochine.

Mais il est arrêté par la police militaire -les Tchèques ont envoyés entre temps les dossiers des volontaires SS Français, entreposés à Prague-. Conduit devant un tribunal pour enfants, car mineur lors de son engagement, il bénéficie de la loi d'amnistie de 1947.

Jusqu'à ses vieux jours, il resta très fier d'avoir combattu dans les rangs de la Waffen-SS, pour l'Europe. En 2006, il vivait une retraite paisible. Des années après la guerre, il créa la « Médaille Charlemagne », sorte de décoration officieuse vendue aux amateurs et aux vétérans.

64 Jean Halard est l'oncle de la championne de tennis Julie Halard.

65 On lui donne parfois le 4, voire le 15 décembre 1926 comme dates de naissance.

René HANIN

SS-Frw. Kriegsberichter



René Hanin⁶⁶ est né le 25 octobre 1921. Militant de l'Action Française, Hanin rencontre Charles Maurras et Calzan avant de décider de s'engager à la Waffen-SS, le 30 juillet 1943⁶⁷. Arrive à Sennheim le 13 août 1943⁶⁸, où il suit son instruction de base. Assigné à la 1^{ère} compagnie, il est accueilli par les Uscha Merlen et Anger.

Il quitte Sennheim fin septembre 1943, et à la mi-octobre, il est envoyé à Berlin faire une conférence sur les volontaires SS Français au *SS-Führungshauptamt*. Cette conférence lui fut payée plus de 250 Reichsmark. Il la verse en intégralité à la Croix Rouge allemande une fois de retour à Sennheim. Hersche l'invita à dîner -avec un camarade de son choix- dans un hôtel de la ville, pour le remercier de son geste généreux. Fin janvier 1944, grâce à une discussion avec son chef de compagnie Martin Laue⁶⁹, il parvient à se faire envoyé en stage à l'école des correspondants de guerre SS de Berlin-Orianenburg. Hanin quitte Sennheim fin février 1944, en compagnie de cinq ou six français⁷⁰.

Affecté au *SS-PanzerGrenadier-Regiment 6 « Theodor Eicke »* en mars 1944, il effectue des reportages en Roumanie, et écrit deux articles sur Bucarest et un autre sur la division SS « Totenkopf », qui parurent dans le journal « Le Matin ». Il écrit aussi un article sur son itinéraire de l'Action Française à la SS Française, paru quand à lui dans le journal de Pierre Costantini. Il couvre ensuite les combats de Normandie, et parvient à s'extraire de la poche de Falaise.

Il déserte dans la nuit du 2 au 3 septembre 1944, près de Wavre en Belgique. Il se cache chez un curé, et se rend aux Américains le 7 septembre. Condamné à dix ans de travaux forcés le 20 janvier 1947 à par la Cour de justice de la Seine⁷¹, toujours vêtu de sa vieille tenue allemande ! Hanin s'engage au BILOM en janvier 1949, et combattra en tant que sergent en Indochine⁷². Marié à une femme locale, il ne regagne la France qu'en décembre 1955.

Hanin est décédé le 13 avril 2011⁷³.

66 Plus connu sous le pseudonyme de « Robert Hernan ».

67 Il demanda également l'avis du chef milicien Dugé De Bernonville, en juillet 1943.

Hanin, membre du Cercle aryen, souhaitait échapper au STO (source : Eric Lefèvre, 39-45 numéro 314).

Hanin, devant la justice, expliquera avoir voulu fuir le STO et une potentielle arrestation due aux origines juives de sa mère. Il dira aussi avoir voulu espionner et saboter les Allemands au profit de la Résistance...

68 Dans le deuxième contingent, parti le 13 août au soir.

69 Hanin n'était pas un grand sportif, il s'était cassé une jambe en franchissant un mur d'obstacles à l'entraînement, restant trois semaines immobilisé à l'infirmerie du camp.

70 C'est Hanin qui découvrit le cadavre de Philippe Merlen dans son bureau, le matin du 25 janvier 1944, en prenant son service.

71 En même temps que René Hardy, un résistant controversé qui fut peut-être agent double, et qui aurait participé à l'arrestation de Jean Moulin.

72 Son histoire est contée dans le livre de Raymond Muelle : « Le bataillon des réprouvés ».

73 Il a laissé des « Carnets de route d'un correspondant de guerre aux Waffen-SS », consultable au CARAN.

Marcel HARDY

SS-Frw. Standarten-Junker

Marcel Hardy⁷⁴ est sérieusement blessé durant l'entraînement des sous-officiers, à Neweklau, en Bohême-Moravie, eu début de l'année 1944. Il ne participe donc pas aux combats de Galicie.

Suit les cours du *Waffen-Junker-Lehrgang* organisé à Neweklau du 1^{er} décembre 1944 au 31 mars 1945, dont il ne sort à priori que *Standarten-Junker*⁷⁵. Il combat à Berlin, en avril 1945, en tant que chef de section à la 2^{ème} compagnie. Lors de l'assaut sur Neukölln, le 26 avril 1945, il se retrouve isolé avec ses hommes, et il est fait prisonnier.

Lucien HENNECART

SS-Frw. Hauptscharführer

Promotions :

SS-Frw. Rottenführer

SS-Frw. Unterscharführer

SS-Frw. Oberscharführer : octobre 1944

SS-Frw. Hauptscharführer : mars 1945

Lucien Hennecart⁷⁶ est né en 1908. Après être passé par la plupart des partis nationalistes de France, et déçu par ces derniers, il est devenu « hitlérien » de cœur. Ce qui ne l'empêche pas de combattre les Allemands en mai-juin 1940, et d'être fait prisonnier. Devenu travailleur libre en Allemagne, il décide de rejoindre la Waffen-SS, en 1943⁷⁷.

Au grade d'*Unterscharführer*⁷⁸, il combat à la 2^{ème} compagnie de la *8.Franz.-SS-Freiwilligen-Sturmbrigade*, en Galicie. Il est blessé et évacué, le 22 août 1944. Après sa convalescence, il est promu au grade supérieur, et décoré de la *Croix de fer IIème classe*.

Au sein de la « Charlemagne », Hennecart est affecté à la 5^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*, dont il est nommé commandant en février 1945, remplaçant Roumégous peu avant le départ au front. Durant la retraite sur Belgard, il dirige la 2^{ème} compagnie du 1^{er} Bataillon du Régiment de marche.

Lors de la réorganisation de la division, à Carpin, il est cette fois commandant de la 2^{ème} compagnie du Bataillon SS 57. A l'arrivée de Pierre Michel (revenu de Kienschlag), le 14 avril 1945, Hennecart est transféré à l'état-major du Bataillon SS 57.

Hennecart participe à la bataille de Berlin, comme chef de la section d'état-major, faisant la liaison entre le *SS-Sturmataillon* et les compagnies de combat. Il combat durement comme fantassin, au côté d'Alfred Douroux et d'autres. Après la mort de l'Ostuf. Michel, le 26 avril 1945, il prend la direction de la 2^{ème} compagnie, sévèrement décimée⁷⁹. Décoré de la *Croix de fer Ière classe*, le 27 avril 1945, par le *Brigadeführer* Krukenberg. Il est blessé à la jambe et au genou, et évacué le 28 avril 1945⁸⁰.

Lucien Hennecart est décédé en 1996 à Avignon.

74 Aussi connu sous le pseudonyme de « Lardy ».

75 Cité *Oberscharführer* par Robert Forbes, mais il fut bien *Standarten-Junker* (correspondance de l'auteur avec Eric Lefèvre).

76 Parfois connu sous le pseudonyme de « Hennecourt ».

77 Il écrit à Robert Brasillach : « La guerre est perdue. Mais je voudrais mourir les armes à la main ».

78 D'autres sources donnent *Rottenführer*.

79 Hennecart reste sourd pendant vingt quatre heures, à cause d'un tir de char « Tigre », juste au dessus de sa tête.

80 Il reçoit une dernière visite de Henri Fenet et Douroux, avant son évacuation.

Victor De KEYSERLING

SS-Frw. Kriegsberichter

Victor De Keyserling⁸¹ est né le 12 novembre 1916⁸² à Helsinki, en Finlande, d'une famille noble de très vieille extraction Allemande⁸³. Il porte d'ailleurs le titre de *Graf* (comte). Victor est à l'école à Nice, puis part étudier à la Sorbonne. Il tente de s'engager dans l'armée française en 1939, mais est refusé car considéré comme apatride.

Il travaille comme traducteur au début de la guerre, puis journaliste à « Je Suis Partout », et au Radio-Journal de Radio-Paris. Engagé à la Waffen-SS en décembre 1943, comme plusieurs autres journalistes du Radio-Journal. Il reste une semaine à la caserne berlinoise de la *Standarte Kurt Eggers*. Il revient à Paris pour les fêtes de Noël. Revenu à la « Kurt Eggers »⁸⁴, il réalise un reportage en Italie en mars 1944, dans le secteur de Nettuno. Ses activités ultérieures ne sont pas connues.

En 1947, la police se présente à son domicile, il parvient à s'enfuir avec l'aide de sa femme. Il passe en Espagne, où il est immédiatement emprisonné, car sans papiers. Son cousin canadien, Robert Wendelin, intervient auprès de lui pour le faire libérer. Il lui obtient un visa temporaire pour le Canada, et le fait travailler à l'*United Press*, à Montréal. Sa femme le rejoint au Canada.

Condamné par contumace par le Tribunal militaire de Paris, le 12 avril 1948. Se sachant menacé d'extradition par les autorités canadiennes, il part pour Haïti⁸⁵ en 1949. Il devient gérant d'un hôtel. Avec l'aide d'un cousin Américain, il parvient à obtenir un visa américain. Il travaille alors pour l'UNICEF. Après quelques années, il devient directeur de publicité de la maison d'édition *McGraw Hill*, de 1970 à 1982. Il décède en 1987⁸⁶ à New York.



Victor De Keyserling (à gauche), bien des années après la guerre.

81 Connue en 1944 sous le pseudonyme de « Bertrand Nicolle ».

82 D'autres sources donnent 1917. Mais le site généalogique des Keyserling semble confirmer 1916.

83 De Keyserling n'était ni un Finlandais, ni un Russe ethnique, mais un Allemand des pays Baltes. Après l'exil de sa mère à l'ouest, il devient apatride, et ne fut jamais naturalisé Français. Mais la famille et ses diverses branches fut très cosmopolite. Son père, Archibald, fut amiral de la marine lettone, et commandait un Destroyer. Sa mère fuit Helsinki à la Révolution de 1917, et s'exile avec son fils à Milan, puis Vienne, où elle se remarie. La famille part ensuite à Nice.

84 Il aurait refusé de prêter le fameux serment à Hitler, ce qui lui aurait valu quelques ennuis.

85 Il se débrouilla pour se faire accréditer représentant du gouvernement québécois à une exposition internationale devant se dérouler à Haïti.

86 Date donnée par le site consacré à la famille des Keyserling. D'autres sources donnent 1989.

Jacques De LAFAYE

SS-Frw. Oberscharführer

Chef de centaine de la Franc-Garde permanente (Secrétariat Général - Vichy)

Chef départemental de la Milice Française (Allier)

Chef de Cohorte du SOL & de la Franc-Garde bénévole (Cohorte « Félix Agnely », Nice - Alpes-Maritimes)



Promotions :

Chef de Cohorte (SOL / Franc-Garde bénévole)

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Oberscharführer⁸⁷

Chef de centaine (Franc-Garde permanente) : mai 1944

Jacques Flavien Boiré De Lafaye⁸⁸ est né le 26 avril 1914 dans le XIV^{ème} arrondissement de Paris. Il effectue son service militaire au 5^{ème} Régiment de Spahis, il sert en Syrie et en Algérie, de juin 1932 à mars 1933. Venant de Bordeaux, il s'installe à Nice en juin 1934. Il participe ensuite à la guerre civile espagnole, au sein de la Bandera Jeanne d'Arc.

Chef de la Cohorte « Félix Agnely » du SOL puis de la Franc-Garde bénévole de Nice. Il exploitait un bar dans cette ville depuis 1937⁸⁹. Effectue le second stage organisé à Uriage. Il devient chef départemental de la Milice Française de l'Allier en mai 1943. S'engage à la Waffen-SS⁹⁰ le 11 octobre 1943, avec une dizaine d'autres cadres miliciens.

Suit le stage d'officier de Bad Tölz, du 10 janvier au 4 mars 1944. Non promu à l'issue du stage. Il part en permission en France en mars 1944, pour sa ville d'origine de Nice, où il est vu portant l'uniforme

87 Grade détenu à son arrivée à Bad Tolz.

88 Né de père inconnu, Jacques porta le nom de sa mère (Boiré) jusqu'au 19 mai 1943, date où il fut reconnu légitimement par le nouveau mari de sa mère, Pierre De Lafaye. Etant plus « connu » sous ce dernier nom, nous avons décidé de retenir ce dernier.

89 Pour le compte de son beau-père, Georges De Lafaye. Le bar (le « Royal ») était situé au 3 rue Georges Clémenceau.

De 1935 à 1937, Jacques De Lafaye exploita un autre bar, le « Ca va mieux », rue Saint-Siège, à Nice également.

90 D'après un rapport des RG de Nice, De Lafaye aurait détourné 1,5 million de francs pendant qu'il était chef de la Milice. Darnand, au lieu de l'arrêter, l'a obligé à signer un engagement dans la Waffen-SS ...

D'après les RG, De Lafaye était un individu arrogant, violent, prompt à sortir son arme, et fréquentant des gens peu recommandables (souteneurs et filles faciles...). On le dit aussi proche du Groupe d'Action du PPF et de la « Gestapo ».

Difficile de savoir si il y a une part d'exagération ou de calomnie. Les miliciens ayant connu De Lafaye le jugeaient plutôt droit et intègre dans la discipline, et ne permettait pas le pillage (sources : Delperrie de Bayac).

Allemand⁹¹. Il quitte la Waffen-SS en mai 1944⁹². La raison de ce départ est floue⁹³.

De Lafaye retourne en France, dans la Franc-Garde permanente de Vichy, comme chef de centaine, où il mène des opérations contre les maquis, dans l'Allier et en Côte d'Or durant l'été 1944.

Replié en Allemagne à l'arrivée des Anglo-saxons, avec toutefois un peu de retard comparé aux autres « régions » de la Milice, retard dus à des affrontement avec les maquis. Il intègre la brigade « Charlemagne » avec les autres miliciens, début novembre 1944, mais ne resta que peu de temps à Wildflecken⁹⁴.

Détenu à la prison de Marseille, transféré à Dijon le 28 octobre 1947. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité, confiscation de ses biens et vingt ans d'interdiction de séjour, le 4 mars 1948, par la cour de justice de Dijon. Retiré dans la région parisienne, De Lafaye décède en avril 2002.

91 D'après les RG, il attendait sa nomination au grade d'*Untersturmführer*...

92 D'après le rapport des RG le concernant. D'autres sources donnent mars 1944, juste après la fin du stage de Bad Tölz.

93 Il aurait soi-disant refusé prêter le serment SS.

D'après le rapport des RG de Nice le concernant, il aurait été renvoyé dans ses foyers par la Waffen-SS.

94 Source : correspondance de l'auteur avec Éric Lefèvre.

Louis LAFFAILLE

SS-Frw. Schütze
Légionnaire / Soldat

Promotions :

Légionnaire / Soldat : 21.09.1943

SS-Frw. Schütze⁹⁵

Louis Auguste Noël Marius Laffaille est né le 8 août 1925 à Toulouse (département de la Haute-Garonne). Etudiant à Toulouse (et sans doute membre du PPF), il s'engage à la LVF⁹⁶ (matricule Montargis 1595) le 21 septembre 1943, peut-être pour échapper à la tutelle familiale. Incorporé à Montargis, il bénéficie d'une permission dès le début d'octobre. Dirigé sur Versailles, il est reconnu inapte à la visite médicale le 21 octobre. Revenu à Montargis, il fait quatre jours de prison pour indiscipline. Envoyé en mission (de recrutement?) pour la LVF à Marseille le 5 novembre 1943. Il démissionne le 5 décembre suivant.

Engagé dans la Waffen-SS le 15 janvier 1944. Il fut sans doute aide-instructeur au camp de Sennheim.

Condamné à mort par contumace par la Cour de justice de Toulouse, le 8 mars 1946. Il servait depuis le 2 février 1946 dans la Légion étrangère, sous le nom de « Georges Hauser ». Il est cité à l'ordre de la Brigade le 23 novembre 1948⁹⁷, au cours des combats du Tonkin. Son père fit une demande d'amnistie en août 1947. La Cour de justice de Toulouse accorde cette amnistie le 2 février 1951.

Il est décédé le 18 novembre 1965 dans le XVIII^{ème} arrondissement de Paris.

Bernard LAIGNOUX

SS-Frw. Unterscharführer

Bernard Laignoux est né en 1921. Engagé à la Waffen-SS, il débarque à Sennheim en novembre 1943. Combat en Galicie, puis à la brigade « Charlemagne », peut-être au sein de la compagnie d'état-major⁹⁸.

Incarcéré à Fresnes après la guerre. Fut après la guerre l'un des fondateurs du journal « La Fronde » (qui précéda « Rivarol » avant 1951), et aussi journaliste à Europe 1, sous le pseudonyme de « Bernard Dufour ». Il est décédé en 1971.

95 Selon Robert Soulat (notes personnelles), il fut Untersturmführer. Cela paraît peu probable !

96 Sous le nom de « Lafaye » (ou est-ce une erreur de transcription d'un scribouillard?). La date de naissance indiquée est le 8 août 1924...

97 « Caporal jeune et dynamique, sérieux et courageux. Vient de se distinguer au cours d'une patrouille de nuit dans la région de Coc Dan (Tonkin). A réussi à surprendre un guetteur rebelle, à la mettre hors de combat après avoir récupéré son arme et a ainsi permis au reste de sa section de s'enfoncer dans le dispositif adverse et de réussir un coup de main fructueux sur le P.C Viet-Minh. »

Le lieutenant-colonel Simon, commandant le 3^{ème} Régiment Etranger d'Infanterie.

98 Cité au grade d'*Unterscharführer* en janvier 1945, dans un document officiel de la « Charlemagne ». Il est donc probablement faux qu'il soit passé par Bad Tölz et qu'il fut nommé *Standarten-OberJunker* !

Foulques De LAREINTY-THOLOZAN

SS-Frw. Oberscharführer
Secrétaire départemental de la LVF (Aude)



Promotions :

Sergent : septembre 1915

Sous-lieutenant : 1916

Capitaine

SS-Frw. Oberscharführer⁹⁹

Foulques Louis Marc Ernest De Baillardel De Lareinty-Tholozan est né le 20 décembre 1895¹⁰⁰ dans le VII^{ème} arrondissement de Paris. Issu d'une des plus anciennes familles de la grande noblesse française, descendante de Saint-Louis¹⁰¹.



Engagé volontaire au II^{ème} Régiment de cuirassiers le 1^{er} septembre 1914. Réformé après trois mois de tranchées comme agent de liaison télémètreur dans une section de mitrailleuses. S'engage volontairement une seconde fois en mai 1915, dans l'aviation. Nommé sous-officier en septembre 1915, puis sous-lieutenant à l'été 1916. Envoyé en Roumanie comme pilote sur le front des Carpathes. Assure des missions spéciales de liaison entre Bucarest et Salonique. Cesse de voler fin 1916, suite à une congestion. Muté comme adjoint du commandant Stefanik, puis recruteur dans les camps de prisonniers. Il parvient à recruter près de 1500

99 Forbes lui attribue ce grade en avril 1944 (page 65 de « For Europe). Confirmé par Éric Lefèvre et les pièces du dossier en justice du comte.

100 D'autres sources donnent 1890 ou 1896. Mais le dossier de Lareinty-Tholozan en Cour de justice confirme 1895.

101 Son père, le marquis Jules De Lareinty-Tholozan, meurt en 1900. Sa mère, Louise De Sabran-Ponteves (qui passait pour la septième fortune de France à l'époque) veuve de cinq enfants, se remarie avec un baron allemand, avant de mourir en 1914. Ce baron fut détesté par Foulques, qui se débarrassa de tous les meubles du château, dont les villageois se servirent allègrement.

volontaires tchécoslovaques, et les amène en Russie pour les former¹⁰². Le comte devient capitaine des cosaques de la Garde impériale en février 1917. Il quitte la Russie après la Révolution d'Octobre. Revenu en France, il est attaché au général Janin comme officier d'ordonnance. Le comte finit donc la guerre comme capitaine d'aviation¹⁰³.

Le comte se maria à la princesse Zénaïde Demidoff de la cour de Russie¹⁰⁴, qu'il a rencontré alors qu'il était attaché militaire à Petrograd. Adopté pour des raisons dynastiques par son beau-père Michel Mikhaïlovitch Kotchoubey¹⁰⁵, Ataman d'Ukraine, Lareinty-Tholozan porte désormais le titre de prince Kotchoubey, et hérite ainsi en théorie du territoire Ukrainien. Le comte mène la grande vie au château du Lac, près de Sigean. Dans les années qui suivirent la Grande Guerre, son train de vie¹⁰⁶, sa gestion du domaine fantaisiste et les crises viticoles le conduisent inexorablement à la ruine¹⁰⁷.



Mobilisé en septembre 1939, il est envoyé au Danemark comme adjoint attaché au ministère de l'Air. Revient en France en décembre 1939, et affecté comme chef du secrétariat du 6^{ème} bureau de l'état-major du ministère de l'Air. Démobilisé en août 1940. S'inscrit au PPF le 27 septembre 1940, et devient membre du Groupe Collaboration de Narbonne. Il fut le premier à occuper le poste de secrétaire départemental de la LVF de l'Aude¹⁰⁸. Lorsque les allemands entrent en zone sud, en novembre 1942, le comte sympathise avec eux et devient un collaborationniste, espérant monter sur le trône d'Ukraine en cas de victoire de l'Axe !

Il s'engage à la Waffen-SS fin juin 1943¹⁰⁹. Il se pavane alors publiquement en uniforme allemand à

102 Ces volontaires feront partie de la fameuse Légion tchécoslovaque, qui connaîtront un destin rocambolesque.

Le comte entretiendra une correspondance régulière avec le président tchécoslovaque Edvard Benes.

103 Décoré de la *Légion d'honneur* à titre militaire le 2 juillet 1932.

104 Le mariage eu lieu à Kiev, le 7 août 1917. De ce mariage naîtront quatre enfants, un fils, et trois filles, dont deux qui mourront en bas âge. Ils divorceront en 1937.

105 Par décision du tribunal civil de la Seine du 4 juin 1930.

106 Têtes couronnées, artistes et hommes politiques y défilent : la reine des Belges Élisabeth, le Prince Sixte de Bourbon Parme, la duchesse d'Uzès, la famille du marquis de Dion, l'un des premiers constructeurs de voitures françaises, Aristide Briand, et même le prince Felix Youssouppoff, l'homme qui fit tuer Raspoutine.

107 Poussé par les difficultés financières et les crises viticoles, le comte morcelle le domaine, vend le toit d'ardoise, les statues, les balustres, abaisse le bâtiment d'un étage. Plusieurs incendies aggravent les dégâts. En 1941, il ne reste presque plus rien du grand domaine (deux pavillons).

Zénaïde finit par le quitter. D'après ceux qui l'ont connu, le comte était un personnage fantasque, extravagant et lunatique !

108 Cité à ce poste le 20 avril 1942. Il céda son poste au plus tard début 1943.

109 Robert Forbes fait erreur en disant que De Lareinty est un responsable de la Milice arrivé en même temps que Cance, De Tissot, Gaultier et consorts (Forbes a en effet mal interprété les propos de Léon Gaultier dans son livre, qui peuvent prêter à confusion il est vrai) !

Les listes de miliciens du département de l'Aude confirment que De Lareinty-Tholozan n'était pas membre de la Milice. Éric Lefèvre confirme également.

Sigean et Narbonne, ce qui provoque la stupeur de la population. Incorporé le 18 octobre 1943¹¹⁰, suit une formation de base à Sennheim, puis à l'école de sous-officiers de Posen-Treskau¹¹¹. Il aurait du être assigné à la compagnie FLAK de la *8.Franz.-SS-Freiwilligen-Sturmbrigade*¹¹². Son allure élégante et son beau parler attirent l'attention de ses camarades¹¹³. Durant l'entraînement de la Sturmbrigade en Bohême, il ne se serait pas montré très assidu...

Réformé pour maladie en avril 1944¹¹⁴, il rentre chez lui à Sigean. Il se remarie le 23 mai 1944¹¹⁵. Arrêté à la Libération, jugé et condamné en dépit de ses affirmations d'être parti volontaire pour espionner les Waffen-SS français¹¹⁶, il est fusillé à Narbonne le 6 septembre 1944, faisant preuve de courage¹¹⁷. Il tombe aux cris de « Vive la France ! » et « A bas le communisme ».

Un télégramme arriva peu après pour confirmer qu'il était agent double au service des anglais¹¹⁸. Les journaux locaux auraient également publiés des excuses. Sa tombe porterait malgré tout la mention « Mort pour la France ». En 2007 est sorti un dvd-documentaire sur le comte, retraçant la vie du comte et comprenant de très nombreux témoignages de personnes¹¹⁹.

110 Source : interrogatoire du comte. Ce dernier dit avoir quitté le PPF courant 1943.

111 Le comte ne fut pas retenu pour Bad Tölz, comme certains autres éléments jugés indécis, peu fiables ou trop mous.

112 Il ne semble pas qu'il y prit un commandement.

113 Notamment Léon Gaultier qui ne l'aime guère, contrairement à Noël De Tissot qui partage certains traits de caractère avec lui.

114 D'après Léon Gaultier, il bénéficia d'une permission pour régler des problèmes personnels (mariage ?)...

115 Avec Loris Sursock, veuve de Lotfallah. Née le 11 juin 1895 à Beyrouth. Elle eut une grande influence politique sur le comte durant les années 1940-1944. Elle avait connu le comte en 1934.

116 L'excuse du « double jeu » n'est que peu probable. Le comte avait en effet envoyé son fils : Foulques Honoré Pierre Jean De Baillardel De Lareinty-Tholozan (surnommé « Foulquet », né le 23 octobre 1922 à Paris) dans la Waffen-SS. Le fils, membre du PPF, passa par la *Panzergranadierschule* de Lauenburg. Il disparaît à Kolberg en mars 1945. Il fut condamné à mort par contumace le 16 mars 1949 par le Tribunal militaire de Bordeaux. Contrairement à ce qui put être dit, il ne servit pas dans la LVF !

La fille du comte était quand à elle dans la Croix Rouge allemande.

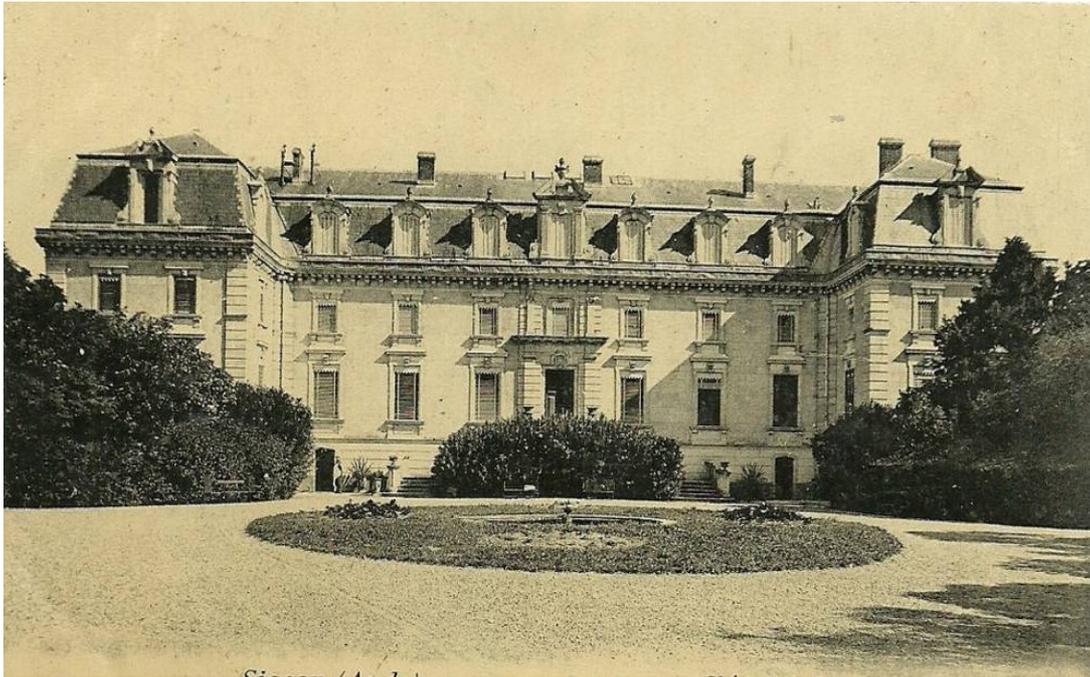
Cette histoire de « double-jeu » vient du témoignage de sa veuve Loris, qui fut interrogée à la Libération (PV d'interrogatoire daté du 30 août 1944), et raconta cette histoire. Cette dernière raconte aussi que le fils du comte était légèrement simplet et s'engagea dans la Waffen-SS contre la volonté de son père, qui fut très déçu de cet acte. Elle raconte aussi qu'ils donnèrent des renseignements à Alger, et aidèrent des jeunes réfractaires à passer en Espagne. Difficile de vérifier ces allégations tant d'années après...

117 A un jeune homme du peloton d'exécution, qui tremblait de peur, le comte s'approcha de lui pour lui dire qu'il n'avait pas bien enclenché son fusil !

118 Le comte, qui avait énormément de relations en France et à l'étranger, a peut-être forcé la main à des contacts basés en Angleterre. Quant à son implication dans la résistance, peut-être fut-elle réelle à la fin, de manière opportuniste ou tardive...

119 « La vertigineuse histoire du comte de Lareinty-Tholozan », d'Emilie Floutier.

Des enfants de domestiques ou d'amis du comte, la petite-fille du comte témoignent.. Mais le documentaire est toutefois très lacunaire sur la période « uniforme allemand » du comte.



Le château du Lac, à la belle époque.

Citations de Foulques De Lareinty-Tholozan

Citation du 23 novembre 1915, par le général Herr, commandant la région fortifiée de Verdun

« Réformé après trois mois de campagne, a donné un bel exemple de valeur morale en reprenant du service dans l'aviation, pilote fanatique, plein de tenacité et de bravoure, a mené à bien des missions particulièrement difficiles. »

Citation à l'ordre de la division (41^{ème} division) le 27 mai 1916

« Escadrille M.F 14, sous les ordres du capitaine Brault.

Assure depuis depuis 15 mois dans des circonstances particulièrement difficiles, le service très chargé d'une division d'infanterie, se dépensant sans compter avec le dévouement le plus absolu, malgré les tirs violents de l'artillerie allemande et l'activité très grande de l'aviation ennemie. S'est distingué à tous les engagements qui ont eu lieu, notamment pendant les combats de juin et juillet 1915 à la Fontenelle où elle a su découvrir de nombreuses batteries, repérer les positions ennemies, concourant ainsi au succès final. »

Jacques MASSOT

SS-Frw. Oberscharführer
Chef départemental du SOL & de la Milice Française (Var)
Chef de centaine-adjoint du SOL (Nice - Alpes-Maritimes)



Promotions :

Chef de centaine-adjoint (SOL)
SS-Frw. Oberscharführer¹²⁰

Jacques Massot est né le 11 janvier 1897 à Nice (département des Alpes-Maritimes). Mobilisé en 1916, il fut deux fois blessé et reçut une citation à l'ordre de la division. Secrétaire au ministère des Beaux-arts de 1922 à 1926. Secrétaire de Jean Goy jusqu'en 1929, puis courtier en Bourse à Paris, il fait de mauvaises affaires et revient à Nice. Devient directeur de clinique en 1938, clinique qu'il dirige jusqu'à sa mobilisation en septembre 1939¹²¹, à l'état-major de la quatrième région, au grade de sous-officier¹²².

Après l'Armistice, il adhère en novembre 1940 à la Légion Française des Combattants des Alpes-Maritimes, puis au SOL, dont il est chef de centaine-adjoint à Nice¹²³. Déménage à Toulon en mars ou avril 1942, et travaille comme chef d'équipe technique à la disposition du Génie Rural. Nommé chef départemental du SOL du Var à la mi-août 1942¹²⁴. Il devient naturellement chef départemental de la Milice Française du Var en février 1943. Il doit notamment épurer la Milice des éléments PPF infiltrés.

Massot fait partie du conseil qui a lieu à Vichy dans les premiers jours d'octobre 1943, conseil qui doit décider des représailles à la suite des assassinats de miliciens, ainsi que pour décider de qui partira à la Waffen-SS. A la demande de Darnand, Massot fait donc partie des chefs miliciens qui s'engagent à la Waffen-SS le 11 octobre 1943¹²⁵. Intégré à la Surmbrigade « Frankreich », il a sans doute atteint le grade d'Oberscharführer.

Rappelé en France pour être nommé, en juin 1944, régulateur au service technique du Maintien de l'ordre à Vichy. Il suit le Ministère de l'intérieur en août 1944 à Belfort, puis en Allemagne. Répartiteur des effets de la Milice, Massot est transféré à la « Charlemagne », au *Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs und Ersatz Bataillon*. Le 3 mai 1945, il est fait prisonnier par les Américains, qui progressent en Bavière, avec la

120 Supposition. Étant donné le parcours et l'importance de Massot dans la Milice, il est probable qu'il ait atteint ce grade.

121 La clinique rencontra un faible succès, et laissa Massot couvert de dettes.

122 Il connaît déjà bien Darnand et Agnely, qui sont ses amis.

123 Il aurait dilapidé l'héritage laissé par son père. Ce dernier était retraité de la musique de la Garde Républicaine, puis professeur de musique au séminaire de Nice.

124 Nomination officielle le 1^{er} septembre.

Massot s'emploiera à normaliser les relations avec les autorités civiles et militaires, mises à mal par le zèle militant de Sanguinetti !

125 Le nom de Massot apparaît sur les listes des Waffen-SS français ayant suivis le stage d'entraînement de base à Sennheim.

plupart des camarades de son régiment.

Les autorités françaises ayant émis un mandat d'arrêt à son encontre (à date du 16 novembre 1944), il est interné au fort Sainte-Catherine de Toulon¹²⁶. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité, à l'indignation nationale et à la confiscation de ses biens par la Cour de justice du Var, le 15 novembre 1945. Détenu à la centrale de Fontevrault, sa peine est commuée en vingt ans de prison le 1^{er} mars 1946.

Libéré sous conditions le 27 août 1949. Il se retire à Nice, et bénéficiera de l'amnistie, le 2 avril 1954¹²⁷.



André MAUCLAIR

SS-Frw. Oberscharführer

André Mauclair est né le 23 novembre 1922. Ancien second-maître dans la marine française. Engagé à la Waffen-SS en 1943¹²⁸, il passe par l'école de sous-officiers de Posen-Treskau, en janvier-février 1944. Armurier de la 2^{ème} compagnie de la Sturmbrigade en Galicie, il participa également à quelques patrouilles avec André Bayle.

Chef de la section de commandement de la 2^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*¹²⁹. Il est tué le 24 février 1945 au soir, à Heinrichswalde, dès le premier jour des combats. Sa particularité était d'être nyctalope (vision adaptée à l'obscurité).

126 Dossier 12W49 des archives départementales du Var.

127 En vertu de la loi du 6 août 1953.

128 Robert Forbes fait erreur et le donne comme issu de la Kriegsmarine! Bayle rectifie l'erreur dans ses souvenirs, en précisant qu'il l'a côtoyé à Posen-Treskau.

129 Forbes lui donne le grade d'*Unterscharführer* (sans doute son grade en Galicie). Robert Soulat le cite *Oberscharführer*. Forbes fait erreur en le citant *Spiess* de la compagnie 2/57, Bayle confirme.

Philippe MERLEN

SS-Frw. Unterscharführer



Philippe Merlen¹³⁰ est né le 20 mars 1915¹³¹ à Wimereux (département du Pas-de-Calais), fils et petit-fils d'armateurs. Khâgneux et licencié ès lettres, Merlen est professeur jusqu'en 1934, puis secrétaire, et enfin journaliste et docteur en droit. Trois jours après que l'armée allemande entre dans Prague, il est rappelé sous les drapeaux¹³². Fin février 1940, il cantonne à Dunkerque, dans une division de garde-côte. Fait prisonnier le 4 juin 1940. C'est sans doute à cette époque que naît chez lui son aversion pour les officiers français. Propagandiste dans son stalag, sans doute membre du RNP. Il est libéré fin 1942, peut-être grâce à Marcel Déat.

Chef de la publication *Jeune Force de France*¹³³, il s'engage fin mai 1943 dans la Waffen-SS, dégoûté de la situation politique figée de la France¹³⁴. Merlen, qui fut l'un des premiers engagés¹³⁵, devient le premier français à porter les runes SS et à être nommé sous-officier¹³⁶. A Sennheim, il est affecté à la section idéologique (*l'Abteilung VI*), ainsi qu'à la traduction¹³⁷, s'entourant du jeune François Anger comme adjoint.

Merlen ambitionne de devenir le leader idéologique de la Waffen-SS française, ce qui n'enchantait guère les autorités allemandes, et même bon nombre d'engagés, qui ont justement fait le choix de la SS pour se sortir de l'ornière politique. Découragé de ne pouvoir s'imposer, il se rend début janvier 1944 à Berlin, pour rencontrer Heinrich Himmler, et lui expliquer « ce que doit être la SS »¹³⁸! Merlen revient à Sennheim,

130 Connu dans la plupart des ouvrages sous le nom de « Merlin ». Il s'agit en fait d'un pseudonyme !

131 Non certain.

132 Appelé une première fois sous les drapeaux en octobre 1936.

133 L'étude de la collection de « Jeune Force de France » fait apparaître comme rédacteur en chef-gérant : Pierre-Jean Oger, du numéro 4 et ce jusqu'après le départ de Merlen pour la SS. Le nom de Philippe Merlen y apparaît pour la première fois dans le numéro 3 (daté du 27 janvier 1943), y signant un article élogieux sur Jean Giono.

134 Extrait du numéro 13 de Jeune Force de France, daté du 15 juillet 1943 :

« Je ne me contenterai plus d'écrire de beaux articles payés par la propagande allemande. Je ne sortirai plus de numéros spéciaux sur la jeunesse et l'héroïsme. Je ne pontifierai plus au haut de la « 4 et 5 » de « Jeune Force ». Je ne traînerais plus longtemps dans la mare politique française, je ne remuerai pas davantage cette gadoue. Je continuerai à « me vendre », mais comme je l'ai fait jusqu'ici : tout entier. Et pour rien. »

135 Il aurait été l'engagé numéro 3 de la Waffen-SS française, selon un article de Gérald De Baecker.

136 Sans avoir suivi les cours d'une école de sous-officiers. Cela prouve l'influence qu'à eu Merlen sur les débuts de la SS française.

137 Il parle très bien Allemand et, durant cet été 1943, est le seul Français à maîtriser parfaitement la langue à Sennheim, ce dont il se fait une fierté et un avantage par rapport à ses camarades.

138 Muni d'un mémorandum agrémenté de photos sur les français présents à Sennheim, qu'il avait compilé courant

amer et déçu¹³⁹, et donne une vision peu positive du Reichsführer-SS à ses camarades.

Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1944, Philippe Merlen se suicide d'un coup de pistolet. Personne ne vit le corps¹⁴⁰, et certains de ses camarades ne crurent pas au suicide¹⁴¹. Merlen avait demandé que ses cendres¹⁴² soient dispersées dans la mer du Nord, elles le furent à défaut dans le Rhin, du haut du pont de Kehl¹⁴³. Merlen est le premier Waffen-SS français à mourir, « victime de son romantisme »¹⁴⁴. Peu après sa mort, paraissait son dernier article, dans le numéro 1 de « Devenir »¹⁴⁵.

décembre 1943.

D'après Olivier Pigoreau (conversation avec l'auteur), il est en fait peu probable que Merlen ait vraiment rencontrer Himmler.

139 Merlen se serait vu comme le futur leader d'une possible *Allgemeine-SS*.

140 A l'exception, semble t-il, de René Hanin (dit « Robert Hernan »), qui découvrit le cadavre en prenant son service, à 7h30.

141 Henri Fenet (Pignard-Berthet était du même avis) expliqua ce suicide par le fait que Merlen dénigrait les futurs officiers miliciens français. Pour lui, Merlen prit ombrage de la venue de Cance, Gaultier et De Tissot au camp de Sennheim. Il les accusa d'être des agents doubles suspects. Merlen donna des « preuves » qu'il fournit à Berlin en janvier 1944 lors de son rendez-vous avec Himmler. Convoqué au *SS-Hauptamt*, démasqué, on ne lui aurait pas laissé le choix : faute grave contre l'honneur et la camaraderie...

Une autre cause, moins probable, expliquant son suicide : une déception homosexuelle, suivie d'une lettre de dénonciation aux autorités du camp.

142 Selon Henri Kreis, le fait que Merlen fut incinéré et non pas enterré prouve qu'il n'avait pas été rejeté de la SS, mais s'était donné la mort sur ordre...

143 Par un officier Français bonapartiste.

144 Dixit Jean Mabire. « Il fut l'un des rares français, véritable national-socialiste, européen convaincu qui alla jusqu'au bout de ses convictions. Pur intellectuel, ayant peu de contacts avec la réalité de l'heure, celle-ci le rattrapa inexorablement. Confronté à elle, il préféra, semble t-il, le suicide à la désillusion. » (Henri Mounine, « Cernay », page 320)

145 *Devenir* (un article dans le numéro 1), organe officiel mensuel de la SS Française, qui n'eut que cinq numéros, parus de février à juillet 1944. Et un sixième numéro, totalement introuvable, en 1945 semble t-il.

Sennheim, porte de l'avenir (article paru dans le numéro 1 de « Devenir », février 1944)

Sennheim, naguère Cernay, se trouve entre Mulhouse et Tann, au pied des Vosges, au bord de la Thur. Le cadre de Sennheim est lourd de toutes les significations historiques. C'est dans la plaine de l'Ochsenfeld que pour la première fois se rencontrèrent la civilisation latine et les traditions germaniques, les légions de César et les troupes d'Arioviste, rencontre sanglante, prélude à de nombreux conflits futurs. C'est par la vallée du Rhin que les Burgondes se répandirent en France. Tout au long du Moyen-Age, tout au long de l'histoire, l'Alsace a été un champ de batailles et la dernière guerre n'a pas échappé à la règle.

Du camp, on aperçoit l'Hartmansweilerkopf dont l'altitude a diminué de 18 mètres du seul fait des pilonnages d'artillerie de l'avant dernière guerre.

Au bord du camp, les fortins en béton armé témoignent de l'âpreté de la lutte et les jeunes français du camp apprennent la technique du combat, à l'endroit même où leurs pères ont versé leur sang.

Dans cette terre d'Alsace qui fut marquée de tant de luttes politiques et militaires, les jeunes volontaires français de la Waffen-SS reçoivent les rudiments de l'instruction et il est très significatif pour la réconciliation franco-allemande de voir cet à endroit même les français porter l'endroit allemand et apprendre à combattre pour l'Europe de demain.

Jadis, le nouvel arrivé du camp de Sennheim se livrait à un petit jeu divertissant et bon marché, à savoir de parier que le volontaire qu'il rencontrait dans l'une des avenues du camp était hollandais, norvégien, estonien ou hongrois. J'ai joué moi-même à ce jeu, rendu chaque jour difficile par l'arrivée de volontaires de tous les coins de l'Europe. Il y a au camp des volontaires de dix-huit nations différentes, venant de toutes les parties du monde, de la Laponie au Brésil, de l'Irlande à l'Egypte ; mais, récemment, le camp a éclaté : des compagnies sont cantonnées dans divers villages des environs, pour la bonne raison que l'afflux des volontaires français a contraint à prendre des mesures spéciales et, maintenant, on n'a plus besoin de se demander si le camarade qui boit à côté de vous un demi ou qui prend un train pour Mulhouse est flamand, suisse ou suédois, car vous entendez tous les accents de France, de Lille à Perpignan, de Nice à Quimper.

Toute la France nationale est à Sennheim, tous les partis de toutes les zones y sont représentés, toutes les professions, toutes les situations sociales- mais qui s'occupe encore de situation sociale ? A Sennheim, il n'y a plus que des volontaires touchant un mark par jour, sans distinction ; il n'y a plus que des camarades décidés à lutter ensemble sur le front de l'est d'abord, sur le front de France ensuite.

La journée du volontaire français est très exactement celle de tous les volontaires allemands et étrangers de la Waffen-SS. Tout est réglé, heure par heure, section par section, et huit jours à l'avance. A Sennheim, on met l'accent sur la formation politique, mais on commence au point de vue militaire. Le petit jeune de dix sept ans et la vieil adjudant, vingt-deux ans de service, trois fois décoré, dix fois cité, apprennent l'un comme l'autre à faire le « links un! » et le « rechts un! » comme tout le monde. Ils ont besoin de l'apprendre, même s'ils connaissent à fond la manœuvre de l'armée française car, comme chacun sait, tout ce qui se fait à gauche dans l'armée française se fait à droite dans l'armée allemande. Évidemment, le Français qui n'a jamais eu de dispositions spéciales pour la discipline et dont la patience n'a absolument rien d'angélique, trouve au début qu'il sait suffisamment bien faire le demi-tour et il ne pense qu'à partir au front le plus tôt possible. Cet enthousiasme n'est pas du goût des chefs qui ne tiennent pas à emmener contre les bolcheviks des troupes pleines d'allant mais inexpérimentées, et qui ne veulent, à aucun prix, que la première opération des SS français soit une hécatombe inutile. D'ailleurs, les bataillons viennent de recevoir des fusils et le maniement d'armes à commencé.

A Sennheim on met l'accent aussi sur la question sportive. Chaque compagnie formes ses équipes spécialisées pour les compétitions du samedi qui sont un examen hebdomadaire des progrès physiques des hommes. Mais en dehors des maitres-boxeurs, des techniciens du ballon rond ou du 1500 mètres, chacun est tenu de consacrer une très grande partie du temps à l'éducation physique. Le résultat est sensible, il n'y a pas de malades; à Sennheim il n'y a pas de teints blafards, de rachitisme et de maladie de langueur. Cela change du bar du Colisée et des dancings zazous !

Mais là ne se trouve pas seulement la mission de Sennheim. Elle est ailleurs, plus haute et plus belle. Le volontaire qui arrive à Sennheim n'est jamais un SS, c'est à Sennheim qu'il le devient. Quand il débarque, il a, soit dans le cadre d'un parti, soit individuellement, combattu pour le réveil de la France, mais il n'a qu'une vague idée du national-socialisme. C'est pourquoi on le lui fait connaître, sans faire de propagande démagogique, sans hurler sur tous les tons, du vindicatif au persifleur, que les juifs sont des vilains, que les juifs sont des méchants, que les juifs sont des sous-hommes, on lui montre ce que sont les juifs en réalité, en quoi ils sont des sous-hommes et pourquoi il faut s'en débarrasser. C'est une besogne d'information qui est

faite à Sennheim et c'est la plus solide. Aucune propagande ne pourra plus jamais rien là contre. Le volontaire sait définitivement que les juifs sont des métis (et quel métissage!), il sait qu'ils sont dangereux et il sait quels sont les moyens à appliquer pour régler à l'unanime satisfaction des aryens la question juive. La même chose vaut pour la maçonnerie, le marxisme, l'Angleterre et ces demi-Brüning, ces quarts de Schusching, à la Gerlier, à la Tournemire, ou à la Champetier de Ribes.

Les responsables des cours politiques étudient avec les hommes les réalisations du national-socialisme allemand et sans encourir le reproche de germanisation, on cherche à tirer de l'exemple allemand le plus d'enseignement possible ; on cherche à faire de la France de 1944 ce que le Führer a fait de l'Allemagne de 1933. Sennheim est à l'avant-garde de la recherche du national-socialisme français.

Naturellement, les braves gens diront : « Je comprends votre élan généreux et je comprends que vous vouliez détruire le bolchevisme (ces braves gens sont en effet très heureux que des jeunes pleins de sang fassent le sacrifice de leur vie pour défendre leur coffre-fort et leurs pantoufles, ils trouvent cela très naturel parce qu'ils espèrent en être les seuls bénéficiaires), mais il est inadmissible que vous portiez l'uniforme allemand et surtout l'uniforme SS ». Suit une longue description des « atrocités » que les SS ont pu commettre dans le monde entier depuis leur fondation et qui ne sont connues que par la propagande des émigrés de tous ordres, échappés d'Allemagne en 1933 et échappés de France en 1940, ou depuis. Je comprends fort bien que le juif que les SS ont empêché de continuer à exploiter les Aryens parle d'atrocités, de crimes et d'assassinats. Laissons-le parler, puisque c'est tout ce qu'il peut faire à l'heure actuelle.

Pour nous, la SS n'est pas une troupe d'exécuteurs de hautes œuvres, c'est au contraire l'élite de l'Europe. Le SS c'est cet idéal d'humanité viril, c'est ce cou dégagé, ce regard droit, cette attitude forte que tout le monde a pu voir chez les jeunes allemands au cours de la campagne de France. Le SS, c'est un garçon sain et honnête, franc, sincère, loyal. Il possède avant tout autre chose le sens de la fidélité et le sens de la camaraderie, qui sont l'une comme l'autre la preuve qu'il n'existe pas en tant qu'individu, mais qu'il est seulement le membre d'une communauté plus vaste qui est le point extrême du combat pour son peuple.

Lorsque le Führer et le Reichsführer-SS Himmler ont donné leur accord à la formation d'une unité française de la Waffen-SS ils ont fait à la France un cadeau immense. Ce jour dépassait l'entretien de Montoire et le retour des cendres de l'Aiglon. Ce n'était pas seulement une démonstration de bonnes intentions et de volonté sincère de collaboration, ce n'était pas la reconnaissance du passé glorieux de la France, et l'espoir que la génération des Marie-Louise et des combattants de Verdun n'était pas morte. Ce jour avait une portée beaucoup plus vaste, des répercussions beaucoup plus riches. La France continue à agoniser parce qu'elle n'a pas de chefs. L'Allemagne s'offre à lui en fournir, à former des chefs avec les meilleurs enfants de France. Quand on songe à l'inculture désolante des candidats à Saint-Cyr ; quand on songe à la carrière hautement comique mais désespérante due à la Chapelle-en-Serval et autres Uriage et que, d'autre part, on sait ce qu'est la SS, on a le droit de respirer.

Les dispositions des Français ne seront pas gaspillées, leur dévouement ne sera pas galvaudé, on ne leur fera pas jouer au bûcheron, au charbonnier ou au terrassier comme dans les ineffables chantiers de jeunesse, on ne les fera pas tourner en rond, passer au gaullisme, ni aux impitoyables contraintes des terroristes du maquis.

On en fera des chefs. Dans ces conditions, peu importe que nous soyons 500 ou 5000, ce qui importe, c'est la qualité. Nous ne ferons à la SS qu'une élite.

A Sennheim, le SS touche évidemment un certain nombre de grammes de pain par jour, du beurre, de de la saucisse, de la soupe, le tout en quantité suffisante, mais sans plus. Les rigueurs de l'entraînement suffiraient d'ailleurs à lui faire regretter d'être venu, s'il n'avait eu que l'intention de bien manger, de ne rien faire. Comme dans toute troupe de volontaires, il y a le meilleur et le pire ; il n'y a des « gamellards », mais le gamellard ne reste pas longtemps à Sennheim. Il y est très vite dégoutté et il retourne dans son usine où au moins il sert à quelques chose. Il arrive que le gamellard vienne trouver tel ou tel de ses chefs en lui disant qu'il veut partir, mais non pas parce qu'il n'a pas assez à manger, ni parce qu'il est fatigué, mais seulement parce qu'il voudrait aller se battre plus vite, et à l'appui de cette demande il développe, une heure durant ou plus, les raisons qu'il a de se battre. Ces raisons ne sont les n grammes de pain par jour, mais cette haine du juif et de l'Angleterre qu'il a apprise à Sennheim. Ce n'est plus un gamellard, c'est déjà le commencement d'un type bien, le début d'un SS.

On trouve de tout à Sennheim, ai-je dit plus haut. Je citerai pour mémoire le lieutenant-colonel G...-D..., à la poitrine constellée de décorations, ancien officier de spahis, membre influent d'un ancien parti ; on y trouve Foulques-Louis de B... de L..., comte de T..., prince K..., capitaine aviateur de l'armée française, qui a jugé qu'il avait assez de sang bleu dans les veines pour en verser sa part au front ; on y trouve celui que dans son parti on appelle le chef C... et que l'on voulait amadouer en le nommant préfet de l'Ariège ; il a

d'autres chats à fouetter et abandonne avec joie les réunions politiques passées et la paperasserie administrative pour le combat. On y trouve aussi des milliers de jeunes français qui n'ont pas de nom connu, mais qui s'en feront un : ils sont décidés à sauver leur pays par le seul moyen qui reste : la SS. Ils n'ont peur de rien ni de personne, ils se moquent éperdument des dormeurs et des parleurs de France et ils comptent bien rentrer un jour balayer toutes les trahisons et les atermoiements avec ces mots : « La parole est aux Croix de fer ». Ils ne comptent pas sur les autres, ni sur la destinée, ni sur la chance ; ils ne comptent que sur eux-mêmes. Si désespéré que puisse être l'état de notre pays, nous pensons qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre... Nous nous considérons comme les derniers tenants du patriotisme français et nous referons la France de demain.

Philippe MERLIN
SS-Unterscharführer

Claude OCHSNER

SS-Frw. Standarten-Junker

Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Standarten-Junker : 09.09.1944

Claude Ochsner est né le 22 août 1923. Probablement engagé à la Waffen-SS en 1943, il suit une formation à la *SS-Pionier Schule* de Hradischko en mars 1944.

Ochsner est ensuite envoyé à la *SS-Panzer Grenadier Schule* de Kienschlag, du 1^{er} mai au 9 septembre 1944. Son assignation, par la suite, n'est pas connue¹⁴⁶. Il est possible qu'il n'ait pas été affecté à la brigade « Charlemagne ».

Jean OLLIVIER

SS-Frw. Oberscharführer

SOL / Franc-Garde bénévole (Bouches-du-Rhône)



Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Unterscharführer : novembre 1944

SS-Frw. Oberscharführer : mars 1945

Jean Ollivier est né en 1917. Il combat en 1940, décoré de la *Croix de guerre* avec deux citations. Inscrit au SOL puis à la Milice Française des Bouches-du-Rhône. Il se porte travailleur volontaire en Allemagne en juin 1943. Il s'engage dans la Waffen-SS à Vienne en juillet de la même année. Hospitalisé, il ne participe pas à la campagne de Galicie.

Il sert à la 9^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*. Suit un stage à l'école de sous-

146 Les seules choses de certaines que l'on sache sur Ochsner sont sa date de naissance, son passage à l'école de Hradischko et Kienschlag. Informations tirées d'un document issu des archives militaires allemandes sur les promotions françaises et wallonnes passées à Kienschlag au printemps-été 1944.

officiers SS de Breslau-Lissa, et est promu *Unterscharführer* en novembre 1944. Chef de la première section de la 9^{ème} compagnie du Régiment 57 en Poméranie. Ollivier est isolé lors des combats et se retrouve au sein de la 6^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*.

Lors de la réorganisation de la division, en mars-avril 1945, il est promu *Oberscharführer*, et décoré de la *Croix de fer IIème classe*. Nommé commandant de la 4^{ème} compagnie du Bataillon SS 57¹⁴⁷. Volontaire pour aller combattre à Berlin, en tant que chef de la 4^{ème} compagnie du *SS-Sturmabteilung* d'Henri Fenet. Sa compagnie est sévèrement pilonnée, dès le 26 avril 1945, alors qu'elle se trouve en réserve. Ollivier est blessé dans le dos, par un morceau de shrapnel entre deux vertèbres, et un autre morceau figé dans sa main droite. Il passe la direction de sa compagnie à son adjoint Serge Protopopoff. Ollivier est évacué et soigné à un poste de secours. Il tente de retrouver ses hommes, mais est « réquisitionné » par un officier SS d'artillerie (un certain Heller, qu'il a eu comme instructeur à Breslau). Avec sa pièce d'artillerie¹⁴⁸, Ollivier détruit quatre chars. Une fois les canons inutilisables, il rassemble ses hommes et part retrouver Heller. Le 27 avril 1945, ce dernier lui donne l'autorisation d'aller retrouver les Français, après l'avoir décoré de la *Croix de fer Ière classe*. Ollivier retrouve sa 4^{ème} compagnie exsangue, avec seulement une vingtaine d'hommes disponibles ! Il est grièvement blessé aux jambes, le 29 avril 1945, lors d'une mission¹⁴⁹. Il est évacué vers un poste de secours et opéré par un médecin britannique servant dans la Wehrmacht. Ce dernier ne put le remettre en état de combattre.

Jean Ollivier survit à la guerre, et fut condamné à mort par contumace le 6 mars 1947 par la tribunal militaire de Lyon¹⁵⁰.



147 Il est probable que Ollivier fut d'abord commandant de la 6^{ème} compagnie du Bataillon SS 58, avant de laisser sa place à Pierre Rostaing.

148 Un SIG de 150mm.

149 Pris au piège d'un pan de mur effondré par des tirs de mortiers. Ollivier fut sorti de là par ses hommes.

150 Il fit partie des survivants interrogés par Jean Mabire pour son livre sur la bataille de Berlin « Mourir à Berlin ».

André OUVRE

SS-Frw. Unterscharführer

André Ouvre est né le 23 juin 1918. Prisonnier de guerre des Allemands en 1940, il parvint à s'évader. Engagé à la Waffen-SS en 1943. Il devient chef de section de la compagnie FLAK à partir d'avril 1944. Il part en entraînement à Munich avec sa compagnie, du 28 avril au 28 juillet 1944. La compagnie rejoint Saalesch le 17 août, où est cantonnée la LVF. Devenu trop familier au sein de l'unité, Ouvre est démis de son poste de chef de section par René Fayard, début novembre 1944.

Jugé et acquitté, le 26 février 1946, par la Cour de justice de Nantes Nantes. En 1993, un ancien gendarme allemand trouva des objets enterrés, au détecteur de métaux. Ces objets avaient été enterrés par Ouvre en 1945, alors qu'il se trouvait dans un camp provisoire de prisonniers.

Georges PERRET

SS-Frw. Oberscharführer

Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Unterscharführer : 01.10.1944

SS-Frw. Oberscharführer : décembre 1944

Georges Perret est né le 8 mars 1905. Sous-lieutenant de réserve dans l'artillerie, il est fait prisonnier par les Allemands le 18 juin 1940. Il se porte volontaire pour la Waffen-SS en août 1944, et est dirigé au camp de Sennheim le 16 août¹⁵¹.

Rapidement promu sous-officier¹⁵², il est nommé chef de la section de 150 de la 9^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*. Capturé dans la région de Belgard, en mars 1945.

151 En compagnie d'un certain Jean Caiti, ancien aspirant de l'armée française.

152 Son chef de compagnie, Robert Roy, dira qu'il avait été signalé comme à surveiller car il avait sans doute eu des ennuis avec la police allemande, peut-être suite à une liaison avec la patronne de l'entreprise où il travaillait. « Bon gradé, aimé de ses hommes », mais des ennuis avec Pasquier (le *Spiess* de la compagnie 9/57) car politiquement opposé à la germanisation (ordres en allemand etc.) et aux conceptions nationales-socialistes.

Albert POUGET

SS-Frw. Oberscharführer
Chef départemental de la Milice Française (Lozère)
Chef départemental-adjoint du SOL (Lozère)
Chef départemental-adjoint de la LFC (Lozère)



Promotions :

Lieutenant : 1929

SS-Frw. Oberscharführer¹⁵³

Albert Léon Pouget est né le 24 août 1902 à Marchastel (département de Lozère). Marié, père de trois enfants, ancien lieutenant de Chasseurs alpins, il exerce le métier d'instituteur. Membre du PPF, il devient vice-président départemental de la Légion Française des Combattants de Lozère.

Chef départemental-adjoint du SOL de Lozère, il est nommé chef départemental de la Milice Française¹⁵⁴ le 17 février 1943. Il s'engage dans la Waffen-SS, le 11 octobre 1943, avec une dizaine d'autres cadres miliciens¹⁵⁵. Quand un officier SS Allemand lui demande pourquoi il s'est engagé dans la Waffen-SS, Pouget répond : « Pour l'Occident Chrétien! ».

Malgré qu'il détienne un grade de lieutenant dans l'armée française, il n'est pas promu officier à l'issue du stage de Bad Tölz, de janvier à mars 1944, et reste donc simple *Oberscharführer*. Pouget sert au sein de la 2^{ème} compagnie de la *8.Franz.-SS-Freiwilligen-Sturmbrigade*, en tant que chauffeur de train, en

153 Grade à l'entrée de Bad Tölz.

154 Henri Cordesse (résistant et futur préfet de Lozère) le décrivait tel quel :

« Albert Pouget ne cherche nullement à se dissimuler dans l'ombre. Son goût pour l'uniforme, le commandement, sa conviction que Joseph Darnand incarne les valeurs à défendre, subliment sa modeste personnalité. Mais Pouget n'est certainement pas un milicien dangereux pour les résistants. L'action insidieuse, la délation ne sont pas son genre ; il est le chef, il plastronne, tête haute, culotte de cheval. »

155 Il se pourrait que Pouget, comme d'autres ailleurs, ait été découragé du manque de dynamisme de la Milice. La Milice de Lozère fut en effet l'une des moins dynamiques de zone sud. Pouget en expose les raisons :

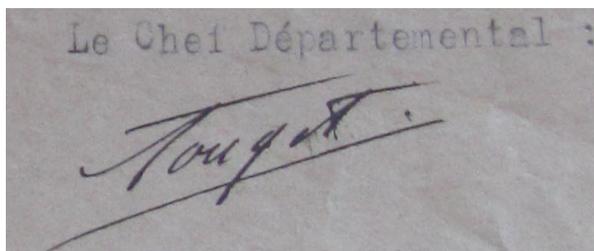
« Le travail de formation en Lozère (un des départements les plus particuliers de France) ne peut s'exercer que suivant des modalités toutes spéciales, en dehors de la norme. En effet notre département est sans cadres comme sans élite. Les gens y sont totalement dépourvus de formation politique (ils votaient pour des hommes et non pour un programme). [...] De plus les agglomérations sont minuscules et dispersées. Et les gens, tous agriculteurs, ne peuvent être atteints que le dimanche, chez eux.

Et dans un autre rapport :

« En Lozère, les ruraux sont pour la plupart ignorants, égoïstes, pleutres, apathiques. Seul compte l'intérêt immédiat. Ils sont à peu près complètement matérialisés. Ce n'est que par un très long travail d'éducation qu'on peut espérer les régénérer, les agglutiner, les enthousiasmer, à moins que des événements imprévus mais prochains ne leur fasse réaliser les nécessités sinon la grandeur des fins supérieures qui les dépassent. »

Galicie¹⁵⁶.

Il trouve probablement la mort le 21 août 1944, lors des combats de Mokré¹⁵⁷. L'Ostuf. Gamory-Dubourdeau demandera par écrit, à ce que lui soit accordé le grade d'*Untersturmführer* à titre posthume, par respect pour ses proches¹⁵⁸. On ne sait toutefois pas si cette promotion fut ultérieurement accordée...



156 Initialement affecté au II^{ème} Bataillon, il était volontaire pour partir au front avec le I^{er} Bataillon.

157 Selon Jean Mabire, il est porté disparu en essayant de retrouver Noël De Tissot, le 21 août 1944. Et selon André Bayle, il est tué alors qu'il devait détruire, avec ses hommes, une arme anti-char soviétique se trouvant au village de Ruda.

158 Dans sa demande du 21 septembre 1944, Gamory-Dubourdeau écrit l'extrait suivant :

« Cet officier, humble et animé par de grands idéaux, possédait un sens aigu du devoir. Sa mort exemplaire est pour ses hommes un modèle de vertu militaire. Il laisse une femme et trois enfants, pour qui cette promotion devrait être un réconfort moral. ».

Le fils d'Albert Pouget, Georges, milicien de 18 ans, fut capturé le 22 août 1944, alors qu'il se trouvait avec les miliciens de Haute-Loire, fuyant dans un convoi Allemand. Condamné à mort par une cour martiale le 15 septembre. Il est fusillé le 18 septembre 1944 à Estivareilles.

Jehan PROTON De La CHAPELLE

SS-Frw. Sturmmann
Membre des JEN (Basses-Pyrénées)

Promotions :

SS-Frw. Schütze

SS-Frw. Sturmmann

Jehan Proton De La Chapelle¹⁵⁹ est né le 12 juillet 1927 à Pau (département des Basses-Pyrénées), fils d'un capitaine de réserve héros de 14-18¹⁶⁰. Habite Strasbourg avec sa famille jusqu'à la déclaration de guerre de 1939. Repliés à Bordeaux puis Pau en juin 1940. Fait ses études au lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg, puis au collège Ticoli à Bordeaux jusqu'à Pâques 1940. Reprend ses études en novembre 1940 à Pau, au lycée Louis Barthou. De 1941 à février 1943 il étudie au collège de Nay. Le collège étant réquisitionné par les Allemands, il rentre à Pau et étudie par correspondance. Il avait tenter de s'engager à la Légion Tricolore en 1942, mais son père lui interdit.

Adhère aux JEN en juin 1943¹⁶¹. Il fut un militant actif, distribuant des tracts, etc. Il en exclu à la mi-octobre 1943¹⁶², en raison de ses frasques¹⁶³. S'engage ensuite à la Waffen-SS, sans doute en mentant sur son âge. Envoyé à Sennheim le 30 octobre. Bénéficie de la permission de Noël 43. Circulant de nuit à vélo, il répond au gardien de la paix voulant l'interpeller : « Ta gueule gros con ! ». Il aura une dernière permission à Pâques 44, où il se serait fait remarquer à faire des contrôles d'identité en ville. Après son entraînement de base à Sennheim, il est envoyé dans une école de pionniers dans le Tyrol, puis une école d'interprètes à Oranienburg.

En septembre 1944 il est détaché avec deux compagnies de transmissions comme interprète dans une école de radio près de Bolzano. Il effectue un stage de trois mois. Assigné à la section des éclaireurs du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*, il combat en Poméranie en tant qu'agent de liaison de l'état-major

159 Plus connu sous le pseudonyme de « Jean De Marivalle ».

160 René Proton De La Chapelle. Il travaille jusqu'en 1939 comme ingénieur aux usines Matfort à Strasbourg. Fait prisonnier dans les Vosges en juin 1940, il fut libéré sur parole en juin 1941 (comme ancien de 14-18), et affecté au service de l'ambassade Scapini (à Paris). En octobre 1943 il servait au cabinet du Maréchal à Vichy (selon sa femme). Il ne semble avoir adhéré à aucun groupement (source : son fils Jehan).

161 Sa mère, Yvonne Hourtoulou (née le 17 février 1906 à Paris), était aussi adhérente du Groupe Collaboration depuis le 28 juillet 1943. Réfugiée à Pau depuis août 1940 (évacuée de Strasbourg). Elle fut chef d'équipe du Groupe (chargée des œuvres sociales), et ardente propagandiste (elle milita pour l'armement des JEN). Fit de nombreuses visites au SD (soi-disant pour sortir du pétrin son fils Jehan, forte tête, des mains de la police française) et à la *Kommandantur*. Même si aucune dénonciation ne peut lui être imputée. Elle recevait des Allemands assez souvent, et le bruit courra que le quatrième enfant pourrait être de l'un d'eux. Elle parlait couramment l'Allemand depuis sa jeunesse passée à Mayence.

Quitte Pau le 20 août 1944. Arrêtée le 15 octobre 1944, chez son frère, près de Lembeye. Elle est transférée à la maternité de Pau pour accouchement. Elle se trouve encore à l'hôpital en juillet 1945, et le président de la commission d'épuration demande son transfert au camp de Gurs.

162 Sur décision du chef Ducourré (et avis positif du colonel Baron). Sa mère sera accusé de l'avoir donc incité à s'engager à Paris. Elle niera avoir été au courant de son engagement à son procès.

163 A noter qu'avec plusieurs camarades des JEN, dans la soirée du 14 octobre 1943, alors qu'ils avaient l'intention de déboulonner les plaques de rue « rue des Etats-Unis » et « rue Edouard VIII », ils vinrent interpeller un habitant de Pau, qui était sorti avec une lampe électrique dans son jardin de nuit. Un échange verbal s'ensuivit, les jeunes disant qu'il n'avait pas à sortir de nuit, puis des insultes fusent. Les jeunes essaient de passer le mur, mais sont arrêtés par le chien de l'habitant.

La veille, le 13 octobre, ils se présentèrent au domicile du vicaire général Auguste Daguzan, soupçonné de gaullisme (il sera déporté en juin 1944 avec plusieurs personnalités de la ville), munis d'un madrier et essayant de crever les persiennes. Les jeunes lancent des insultes : « Sale Daguzan, cochon de Daguzan, on te fera brûler, on te coupera les couilles, salaud, violeur de nonnes. Tu es indigne de porter la légion d'honneur. Sale juif, etc. »

Les comparses de Jehan étaient Jean Gidoïn (né le 14/9/1923 dans le XIV^{ème} arrondissement de Paris), Guillaume Champeaux (né le 1/1/1927 à Paris) ; Denis Sacomant (né le 14/10/1926 à Marseille), Jean Giese (né le 30/4/1927 à Pau) et Roger Bechade (lui aussi engagé à la Waffen-SS).

régimentaire¹⁶⁴. Il aura les pieds gelés, et subit l'amputation de trois doigts, deux doigts au pied droit et un au pied gauche. Il fit partie du groupe encerclé à Kolberg, et évacué sur l'Elbe et l'Oder après le regroupement. Fait prisonnier par les Russes le 2 mai 1945 à Neustrelitz. Prisonnier durant quatorze mois dans divers camps (dont celui de Poltava), il est libéré le 16 juin 1946 comme blessé et malade¹⁶⁵. Il se présente vers le 12 juillet aux autorités françaises à Hanovre¹⁶⁶.

Début 1946, il est jugé par un tribunal militaire de Landau. Acquitté en raison de son jeune âge au moment de son engagement. Condamné à vingt ans de travaux forcés et la dégradation nationale à vie par la Cour de justice de Pau le 12 février 1947. Pour sortir de prison, il s'engagera au BILOM en 1948. Il est retenu apte au service, malgré qu'il ait perdu plusieurs orteils en Poméranie, à cause du gel¹⁶⁷.

Décédé le 23 août 1998.



Jehan, au premier plan, faisant face à l'*Oberführer* Fick, responsable du camp de Sennheim.

Lettre de Jehan à sa mère, 19 avril 1944 :

« *SS-Schütze* Jehan de la Chapelle C.U. Le 19.4.44
Feldpostnummer 48524 Abt. III
Gericht

Ma chère Maman,

Je suis rentré au camp avec un jour de retard mais il ne m'est rien arrivé. Par contre il m'en est arrivé une de mauvaise : mes papiers (*Urlaubschein, Grenzübertrittschein, Fahrschein, Truppenausweis*) ont disparu entre Bordeaux et Limoges : car nous sommes passés par Périgueux, Limoges, Châteauroux et Les Aubrais ce qui m'a amené à midi et demi à Paris et je me suis tout de suite présenté à l'*Ersatzkommando* où l'on m'a régularisé ma situation, c'est à dire : on m'a collé une mitraillette et le soir j'ai convoyé des volontaires jusqu'à S. Il y a un cirque actuellement au patelin, j'y vais demain après-midi. Naturellement ça ne vaudra pas une séance au cirque d'hiver mais enfin il faut bien se contenter de ce qu'il y a dans ce bled. Je

164 Selon Robert Forbes, il fut capturé par les partisans Polonais après les combats de Körlin, et caché par des prisonniers de guerre Français compréhensifs, mais il fut dénoncé par des volontaires du STO...

165 A noter qu'il écrivit plusieurs lettres de demandes d'asile aux autorités soviétiques durant sa captivité, mais qui ne reçurent aucune réponse (source : « For Europe », de Forbes).

166 Toujours selon Forbes, il traversa l'Allemagne, mais fut dénoncé par un prêtre catholique à qui il avait demandé l'hospitalité.

167 Désirant à tout prix sortir de prison, il garda ses chaussettes durant la visite médicale d'incorporation !

t'ai fait suivre hier une lettre de Mannheim et je pense qu'elle arrivera avant la mienne. Te rappelles-tu du cuisinier aux cheveux en brosses du camp J.E.N de Mareuil-le-Guyon, celui qu'on appelait le moujik, il est arrivé dimanche matin avec moi de Paris comme volontaire. Bourragué, Giral et Poey se portent très bien. J'ai remis ta lettre à Schweizer, il l'a ouverte mais il n'a rien laissé paraître. Je ne vois rien de plus à te dire aussi je vais te quitter. Je t'embrasse toi ainsi que les enfants bien fort de cœur.

Jehan De La Chapelle »

Paul PRUVOST

SS-Frw. Hauptscharführer

Promotions :

SS-Frw. Oberscharführer¹⁶⁸

SS-Frw. Hauptscharführer

Paul Pruvost est né le 9 janvier 1901¹⁶⁹. Recruteur du PPF dans le secteur d'Egletons¹⁷⁰ et membre de la Milice Française. Il s'engage en 1943 à la Waffen-SS. Du 10 janvier au 4 mars 1944, il suit une formation d'officier à Bad Tölz, il ne réussit pas l'examen final du stage, et reste au grade d'*Oberscharführer*. Participe à la campagne de Galicie, probablement au sein de la compagnie d'état-major, dont il dirige les restes à la fin des combats, à la place de Jean Croisile. Décoré de la *Croix de fer IIème classe*.

Il suit un stage de sous-officier à Lauenburg, et est promu au grade supérieur, et nommé chef de section à la 1^{ère} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*. Il participe probablement à la campagne de Poméranie, où son sort n'est pas connu. La 1^{ère} compagnie du Régiment 57 ayant été fortement décimée, il est bien possible que Pruvost ait trouvé la mort.

168 Son grade à l'entrée à Bad Tölz.

169 Il avait un lien de parenté assez lointain avec l'Hstuf. Jean Croisile.

170 Source : rapport d'activité du PPF daté du 16 juin 1942.

Louis PÉRÉ

Waffen-Oberscharführer der SS



Promotions :

Maréchal-des-logis-chef

Adjudant / Feldwebel

Waffen-Oberscharführer der SS : 01.09.1944

Louis Bernard Marcel François Péré est né le 21 juin 1907 à Eauze (département du Gers). Il sert en 1939-1940 au 317^{ème} R.A.L.P, à Toulouse. Huissier à Eauze, il vend son étude, et part s'installer à Toulouse. Il tente d'entrer dans la police économique, sans succès, et devient donc agent d'assurance. En manque d'argent, il s'engage dans la Légion Tricolore (matricule 8222) le 27 juillet 1942, comme maréchal-des-logis-chef.

Après être passé par la caserne de Guéret (où il est nommé adjudant), il est incorporé à Versailles le 27 octobre, puis au camp de Kruszyna un mois plus tard. Bénéficie d'une permission du 26 février au 13 mars 1943. Dirigé au front le 1er avril, il est assigné à la compagnie d'état-major du III^{ème} Bataillon, comme adjudant à l'officier trésorier. Son bureau est installé à côté de celui du lieutenant, et il bénéficie d'un planton et d'une secrétaire. Bénéficie d'une seconde permission du 3 au 23 septembre 1943, et du 3 au 16 janvier 1944. A partir de février il est affecté au dépôt de la LVF, à Greifenberg, comme adjoint au trésorier. Ses lettres à sa femme prouvent qu'il était politisé et en faveur de l'Europe nouvelle¹⁷¹.

Il sert dans la division « Charlemagne » comme Oberscharführer¹⁷² à la compagnie d'état-major divisionnaire (on présume comme trésorier adjoint), il semble avoir participé à la campagne de Poméranie. Il est capturé avec les restes de la division, à Schwerin, le 2 mai 1945. Rapatrié en France, il trouve une place de domestique agricole à Montesquieu (Tarn-et-Garonne). Interrogé par les gendarmes le 19 juillet 1945, ceux-ci ont des soupçons (ils le trouvent trop instruit pour sa condition d'ouvrier agricole). Après une enquête auprès des commissariats de la région, Péré est finalement arrêté, le soir même.

Jugé le 31 octobre 1945 par la Cour de justice du Gers, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité, la confiscation de ses biens et l'indignité nationale à vie. Après plusieurs remises de peine, il est libéré en juin 1948.

171 Il écrit à sa femme, le 29 juillet 1944 :

« Je ne sais pas si tu as eu vent du vaste complot contre Hitler et le régime, c'est une véritable trahison de la part de certains généraux, et la perte de la Russie n'est due qu'à cela ; quoiqu'il en soit et malgré que la situation soit très grave, je pense que nous nous en sortirons. »

172 Détenait encore ce grade au 22 décembre 1944.

Jean PERRIGAULT

Waffen-Hauptscharführer der SS

Promotions :

Adjutant / Felwebel

Adjutant-chef / Oberfeldwebel

Waffen-Hauptscharführer der SS : 01.09.1944

Jean Perrigault est né le 27 décembre 1898 à Cormery (département d'Indre-et-Loire). Dessinateur de métier, rattaché à aucun parti politique, il s'engage à la LVF fin 1941. *Spiess* de la 3^{ème} compagnie de la LVF durant le premier hiver, il sera dès 1942 chef de la seconde section de cette même compagnie.

Lors du transfert à la Waffen-SS il est versé à la 3^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*, toujours comme *Spiess*. Lors de la retraite du bataillon de Jean Bassompierre de Körllin, il fait partie du groupe d' Yves Rigeade qui s'est trouvé isolé du reste du bataillon. Il fait partie d'une section qui n'a pas pu traverser la route, parcourue de convois soviétiques, on peut deviner qu'ils furent abattus ou faits prisonniers...

Condamné à mort par contumace par le Tribunal militaire de Bordeaux, le 25 février 1948.

Yves PEYRET

Waffen-Unterscharführer der SS

Promotions :

Légionnaire / Soldat

Waffen-Unterscharführer der SS¹⁷³

Yves Peyret¹⁷⁴ est né le 22 mai 1921¹⁷⁵ à Düsseldorf, en Allemagne. Résidant à Limoges, il s'engage le 1^{er} octobre 1941 à la LVF. Il n'est alors ni membre d'un parti ou militaire de carrière. Il est assigné à la 14^{ème} compagnie de la LVF. Peyret participe à la bataille de Bobr, en juin 1944.

Lors du transfert à la Waffen-SS, il est intégré à la 10^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*. Il n'apprécie pas le fait d'être muté de la LVF à la Waffen-SS, car il passe d'une unité « purement » française, avec ses drapeaux et traditions, à une unité de français enrôlés dans une armée internationale.

Envoyé avec d'autres élèves à la *SS-Panzergranadierschule* de Kienschlag, fin novembre 1944. Recalé aux épreuves intermédiaires, il est de retour à Wildflecken, le 7 février 1945, il fait part de son moral à zéro à Krukenberg, notamment du fait que les miliciens et les SS de la Sturmbrigade n'ont pas d'expérience du front russe pour la plupart. Il demande à Krukenberg d'être affecté à Greifenberg. Sa requête refusée, ce dernier le renvoie dans sa compagnie.

En Poméranie, il se trouve isolé de ses amis, le 5 mars 1945, après l'anéantissement du Régiment de réserve dans la plaine de Belgard. Avec trois camarades, il marche plusieurs jours en terrain ennemi, parfois sous le feu des soviétiques. Ils parviennent à retrouver le bataillon d'Henri Fenet, le 10 mars 1945. La campagne de Poméranie l'ayant totalement épuisé, moralement et physiquement, il choisit de ne pas continuer le combat et d'être versé au bataillon de construction.

Capturé le 2 mai 1945 par les Américains, avec le reste du bataillon de construction. A la fin du mois, il est transféré au camp de Neugamme, puis à Fallingbostal. Il est rapatrié en France en septembre 1945, en compagnie de Robert Soulat notamment. Le 13 mars 1946, la Cour de justice de Poitiers le condamne à vingt ans de travaux forcés, plus tard commués à cinq ans de prison.

Il est libéré conditionnellement en août 1948. Peyret est décédé le 18 novembre 2017.



173 Et *Junker der Waffen-SS*.

174 Plus connu sous le pseudonyme de « Jean Fronteau ».

175 D'autres sources donnent 1911, ce qui est erroné.

Gaston PIERRE

Waffen-Oberscharführer der SS

Issu de la LVE, Gaston Pierre¹⁷⁶ combattit à Bobr, où il détruisit trois chars, en laissant s'approcher ces derniers à moins de trente mètres, pour être sûr de les détruire avec sa pièce anti-char de 37¹⁷⁷.

Chef de section à la 10^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*. Tué en février 1945 à Heringen, quand l'aviation US bombarda les convois de la division « Charlemagne », montant en ligne.

Félix POLETTI

Waffen-Hauptscharführer der SS

Promotions :

Adjudant-chef / Oberfeldwebel

Waffen-Hauptscharführer der SS : 01.09.1944

Sous-officier de carrière dans l'artillerie. Chef de la seconde section de la 10^{ème} compagnie à partir d'octobre 1943, au grade d'adjudant-chef. Reçoit la *Croix de fer IIème classe* le 1^{er} décembre 1943, en même temps que Jacques Doriot et René Damotte.

Versé à la Waffen-SS, il suivit un stage de pionniers à Pikowitz fin 1944, sans doute pour commander la section des pionniers du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*¹⁷⁸. On ignore ce qu'il advint de lui.

176 Son prénom n'est pas certain.

177 Pour cette action au moins, il est fort probable qu'il ait donc reçu la *Croix de fer IIème classe*.

178 Non certain. Mais il est bien cité comme faisant partie de la compagnie d'état-major du Régiment 58 (sans précision), dans un organigramme de la division datant de l'immédiat après-guerre.

André SABOURDY

Waffen-Grenadier der SS

Promotions :

Légionnaire / Soldat : 27.04.1944

Waffen-Grenadier der SS : 01.09.1944¹⁷⁹

André Auguste Sabourdy est né le 27 novembre 1925 à Saint-Gaudens (département de la Haute-Garonne). Etudie au collège de Saint-Gaudens, qu'il quitte de lui-même vers juin 1942, afin d'aider son père (facteur à Croix-Daurade) à subvenir aux besoins de la famille. Trouve un emploi au Groupement interprofessionnel laitier, à Toulouse (garçon de courses et employé de bureau).

Il s'engage au bureau local de la LVF (matricule 13017), le 15 avril 1944 (avec effet au 27 du même mois)¹⁸⁰. Dirigé sur Greifenberg le 17 mai, et affecté au 16^{ème} Groupe d'Infanterie. Il y reste jusqu'à fin septembre 1944, puis passe un mois d'instruction à Saalesch. Rejoint la brigade SS « Charlemagne » à Wildflecken début novembre.

Affecté à la 5^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*, avec laquelle il combat en Poméranie, connaissant les combats de Neustettin, Belgard puis Körlin. Séparé de son unité, il fit partie des quelques centaines de Français s'étant retrouvé à Kolberg, et participa à la défense de la ville. Parvient à échapper à l'encerclement, en étant évacué par la mer.

Débarqué à Schwinemünde, il rejoint le camp de Wildflecken. Il n'y passe qu'une semaine, car le camp est évacué et les maigres troupes restantes (la compagnie des réformés) se replient vers l'ouest. Fait prisonnier par les américains aux environs de Tamar, le 2 avril 1945, avec quatre autres camarades. Après avoir connu plusieurs camps de fortune, il est amené au camp de Trèves le 16 avril 1945, puis à Stenay le 20 mai, et enfin Châlons-sur-Saône. Il est dirigé sur Toulouse et incarcéré au camp de Noé le 1^{er} septembre (puis à la prison Saint-Michel un mois après).

Jugé le 25 janvier 1946 par la Cour de justice de Toulouse, il est condamné à cinq ans de prison et la dégradation nationale. Il passera par diverses prisons : Toulouse, Auch, Mauzac, Fresnes, le Struthoff. Libéré en conditionnelle le 27 mars 1948 (il bénéficia de l'amnistie par décret le 17 décembre 1949). Dès sa libération il travailla comme chauffeur au sanatorium de Valbonne, puis fit une demande de retour à Toulouse, qui lui fut accordée en juin 1949. Il trouva un emploi aux Ferronneries du Midi.

179 Il n'a à priori détenu aucun grade dans la Waffen-SS.

180 Il dira s'être engagé à cause du chagrin causé par la mort de sa mère (décédée de congestion cérébrale en février 1944, après avoir passé quatre ans paralysée), et aussi par esprit d'aventure. Bien que peu formé politiquement, il expliqua toutefois n'avoir pas voulu rejoindre un mouvement de résistance en 1944, car les considérait comme communistes et ennemis de la France.

Sabourdy est décrit comme un garçon très émotif, renfermé, parfois dissipé et éparpillé. Il avait également un aspect très juvénile. Il aurait souffert de l'indifférence de sa mère après la naissance de sa petite sœur. Il a également traversé une « crise de mysticisme » à l'âge de 14/15 ans.

Poèmes de Sabourdy, écrits en 1942, alors qu'il se trouve à l'internat, au lycée

L'injustice. (bis)
 Je sais et je crois, Oh! Mon Dieu
 Que l'injustice d'ici bas
 Que l'on peut voir en tout lieu
 Sera fini dans l'au-delà.

On voit, surtout dans les pensions
 De beaux gurgons, très grands et forts
 Employant leur constitution
 A maltraiter les petits corps.

Partout, dans la cour de récré
 On entend des cris et des pleurs
 Un gâchis, une fuite effrénée:
 On ne regarde pas ce "Petit malheur".

Qu'y a-t-il dans le vaste monde?
 : Injustice et persécution
 Ce sont là pour bien du monde
 Les seules "Vertues" ou "Distractions"

Pauvres êtres sans défense
 Ne pleurez plus, imitez moi
 Crayez en DIEU et l'esperance
 Vous remplira d'aise et de joie.

I - à ma mère. 13
 Pour la fête des mères
 Je veux te dire maman,
 Et ton amour sincère
 Que j'ai pour toi constamment.

II
 Je te vois, ... près de la fenêtre
 Clignant sans cesse et songant
 La voix monotone où de tout ton être
 Tu te donnes entièrement.

III
 Je te vois, lavant la lessive,
 Blanchissant notre linge à tous
 Toujours joyeuse et active,
 Et souriant, me caressant les joues.

IV
 Je te vois travaillant sans bruit
 Dans la cuisine où tout retentit
 Car tu ne te couches la nuit
 Qu'une fois ton travail fini.

Tu m'as élevée tendrement
 D'une caresse s'échappant mes fleurs,
 Et me consolant doucement
 Quand j'avais un petit malheur.

Tu m'aimais bien réellement
 Mais je ne le comprenais pas
 L'étais trop bêtée tellement
 A entendre près de moi tes pas.

Il a fallut que je te quitte
 Que j'aie les larmes de toi longtemps
 Pour m'apercevoir bien vite
 Qu'on n'a jamais qu'une maman.

Aussi en t'embrassant tendrement
 Je t'assure chère maman
 Que j'attends impatiemment
 Les vacances pour te voir longtemps.

Bahut le 25 Mars 1942

Papa!... 23

I
 Cher papa quand j'étais au collège
 Et que j'étais un peu la peine
 Je pense à toi qui pour la neige
 Fais ton travail! ... Alors j'aime.

II
 Je t'aime papa, j'ai admiré,
 Qui, j'ai admiré ta patience
 Car tu as la force de rire
 Malgré ton travail sans vacances.

III
 Quand tu as fini ta tournée
 Tu arrives à la maison
 Et tu ne finis ta journée
 Par quelques des distractions.

IV
 Tu trimes, tu laves, tu sois
 Tu fais la cuisine et tu courses
 Tu repaies, tu jardines... Aussi
 J'aime papa, et c'est tout.

Pendant ce temps je ne fais rien!
 Non papa je ne veux plus
 Que tu travaille pour mon bien
 Donc à l'école je n'irai plus

Je te veux, mon cher papa,
 Car tu as assez travaillé
 Tu ne m'en empêchera pas!
 Car il est temps de te reposer!

De ce rêve effémerie
 Qui me dura qu'un temps
 La venue la misère
 Et le deuil pour longtemps!

Je confie en DIEU,
 à tes aïeux
 et la France
 son enfance!

Bahut le 30 Avril 1942

Oh! Patrie!

Oh! France, ma patrie,
En te voyant meurtrie
Je pense aux jours glorieux
Que virent nos aïeux!

Quand, contre ta pensée
Tu déclara la guerre
Tu y fus entraînée
Pour défendre ta terre!

~~La France est vaincue
Ses plus heureux ont puis
Je pense, Oh! France aimée
Autant que je le puis!~~

Mais tu n'étais pas prête
L'ennemi le savait
Car depuis longue traie
Tu croyais en la paix!

~~Tu me, chère patrie,
C'est le mon seul espoir
Je donnerai ma vie
Pour pouvoir te revoir!~~

Deuils effémer
Qui ne dura qu'un temps
La venue la misère
Et le deuil pour long temps

Mais j'ai confiance en DIEU,
Et comme tes aïeux
Tu reverra la France
Ressine son enfance!

Bahut le 6 Mai 1942

Tuy Saboury

Marché noir, nous voilà! 29

He héin;
Marché noir, nous voilà,
Après toi, nous courrons à outrance,
Nous jurons, nous tes gars,
Pour souffler de marches sur tes pas
Marché noir, nous voilà,
Tu nous a redonné l'endurance
Ya Patrie respit ça,
~~grâce à toi, marché noir~~
~~Marché noir, nous t'aimons, nous voilà!~~

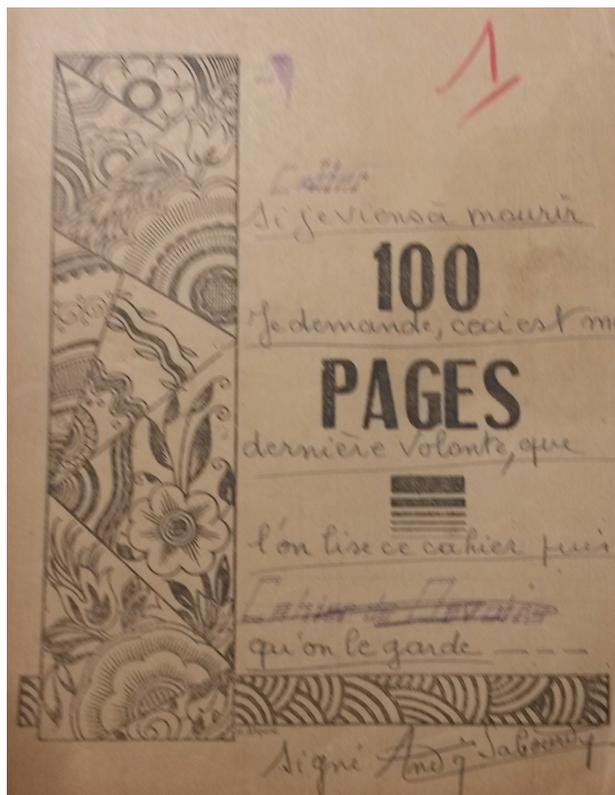
I

La guerre est terminée,
Du moins pour le moment,
Et la France ~~accablée~~ affamée.
Te salue Marché noir:
Tous les ouvriers t'aiment
Et réinèrent ta vie
Aussi autant qu'ils souffrent
Te pratiquent à l'envi.

II

On luttera sans cesse
Pour l'salut de son corps
~~Amour les poulets d'Bresse~~ pour regrossir les fesses
~~Et on a vu de l'or~~ il nous faut de gros fesses
En nous rendant la vie,
L'espoir et le vent plein
Tu salue la Patrie
En nous faisant du bien.
Bahut le 11 mai 1942 *Tuy Saboury*

« Testament » d'André Sabourdy, écrit sur un cahier d'écolier¹⁸¹



Mercredi 20.X.43

Je m'ennuyais ce soir, alors j'ai pris ce cahier presque neuf et je l'ai commencé ; je ne sais pas si je le terminerai car j'entreprends beaucoup de choses mais ne fais presque rien...

Peut-être en écrivant avec mon stylo aurais-je plus de goût à écrire !

Je travaille au G.I.L depuis le 7 octobre 1942, cela fait donc plus d'un an. Si vous saviez toutes les bêtises que j'ai pu faire jusqu'à aujourd'hui !

Parfois on me traite de timbré pour ne pas dire de fou ! Et je m'aperçois que les gens ont raison ! Ainsi d'écrire ce cahier ne suis-je pas fou ?

Donc je ne suis pas normal ;

J'ai pourtant fait connaissance, enfin je me suis fait remarqué par une jeune fille Mlle Siaux. Elle travaille comme vendeuse chez « CHARLES BOTTIER » mais je suis trop bête et trop laid avec mes dents en live pour qu'elle puisse m'aimer.

Voici la page deux. En somme je suis trop malheureux. Je dois suivre un cours de comptabilité. Qu'en adviendra t-il ? Je ne sais.

Parfois, me rendant compte de ma stupidité, j'ai envie de partir me battre avec n'importe qui, contre n'importe qui.

Nous sommes le 20 et je n'ai que 5 francs pour arriver à la fin du mois ; Je suis un dépensier...

En un mot j'ai tous les défauts... Je suis un con...

Je n'ai jamais embrassé une fille, pourtant avec ma stupidité je fais beaucoup de choses...

Si je suis ainsi c'est un peu la cause de mes parents... Dieu nous voit et nous juge...

J'avoue que je suis un mécréant, pourtant je donnerais volontiers ma vie pour n'importe qui. Vous voyez bien que je suis idiot...

Donc j'aime, ou je crois aimer Mlle Siaux, dès qu'il fera nuit à 6 heures je lui parlerai car en plein jour je n'ose pas.

Mais en écrivant ça sûr qu'elle me repoussera j'espère qu'elle n'en fera rien.

J'ai besoin en effet de quelqu'un qui m'aime, qui me console à qui je puisse me confier ;

¹⁸¹ La graphie a été respectée...

Je n'ai jamais connu une mère aimante qui vous console, à qui vous pouvez confier vos chagrins et qui vous apprend à être bon.

Je n'ai jamais connu un père ferme mais doux ; que l'on aime comme un vrai père ; qui vous conseille et fait de vous un homme.

D'après moi je crois qu'il me faut m'élever seul et je m'aperçois que c'est éminemment dur. J'ai bien deux frères que j'aime bien et qui je crois m'aiment bien aussi mais cela ne remplace pas un VRAI père et une VRAIE mère.

J'ai aussi une sœur que je dois dire aimer.

Vous le voyez je suis seul...

J'ai l'impression de vivre dans une pension de famille où l'on ne vous engueulera pas d'avoir laissé la lumière trop longtemps allumée...

Mon enfance s'est passée entre les disputes de mon père avec ma mère ou de ma mère avec mon père. Car je crois bien que mon père est travailleur... et ma mère a élevé 4 enfants ; élevé n'est pas le mot car élever veut dire haussé, elle les a plutôt fait vivre....

Dans notre famille peu de choses va. Nous vivons 229 faubourg de Bonnefoy en cette « belle » ville de Toulouse avec ses rues du moyen-âge et ses immeubles qui rappelle les seigneurs, nous vivons donc dans un véritable TAUDIS.

Je m'empresse de dire que ma mère est paralysée et n'écoute que Marie-Thérèse, que je suis un salaud et que papa fait sa tournée, travaille le jardin, fait la cuisine et nous ravitaille...

Si DIEU me pardonne tout ce que je lui ai juré et que je n'ai pas tenu...

Tintin est en Allemagne avec Raymond qui est marié avec Jeannette et a une petite fille Paulette que j'aime beaucoup.

Mais voilà qu'il se fait tard je vais au lit et je vais me passer de la Marie-Rose car j'ai des toux...

J'ai dit plus haut que parfois j'avais envie de partir aller me battre contre n'importe qui etc...

Mais à quoi cela servirait-il ?

A rien car l'humanité est méchante, il y a toujours eu des guerres, il n'y en aura j'espère pas toujours.

Mais les hommes n'en sont pas là.

Je demande comme dernière volonté que Marie-Thérèse ne soit jamais en pension au lycée, j'ai mes raisons que je ne sais pas transcrire.

Sur ce 1er jour je ferme le cahier en disant que après cette vie est la vie éternelle.

PS :

A mon enterrement ni fleurs ni regrets. Je m'explique :

Si après ma mort je vivais au purgatoire je serais plus heureux que les vivants car j'aurais la promesse d'aller au ciel et je ne mérite pas qu'on me pleure.

Si je vais en enfer je n'aurais été devant mon passage sur terre qu'un être malfaisant et je ne dois pouvoir voir couler une larme de regret sur ma tombe.

Gustave ALAUX

Waffen-Unterscharführer der SS
Secrétaire administratif régional de la Milice Française (Toulouse)

Promotions :

Caporal-chef : août 1940

Waffen-Unterscharführer der SS : novembre 1944

Gustave Alaux est né le 21 octobre 1918 à Montauban (département du Tarn-et-Garonne)¹⁸². Obtient son baccalauréat en 1937, après avoir suivi ses études à l'école libre Saint-Théodart, à Montauban. Il fait ensuite deux années de droit à la faculté de Toulouse.

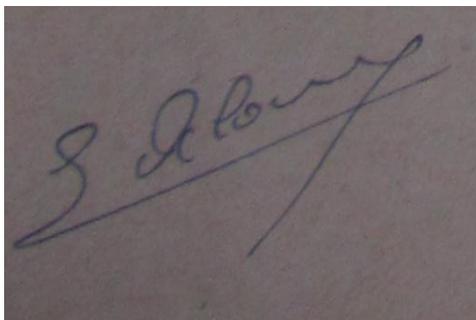
Mobilisé en septembre 1939, il rejoint un peloton préparatoire d'officiers de réserve à Bordeaux. Réformé dès le 25 septembre suivant, et renvoyé dans ses foyers. Reprend son droit à Toulouse, mais se ré-engage dans l'armée en mars 1940. Après un mois passé dans un camp militaire près de la forêt de Bouconne, il rejoint un peloton du G.S.E.A.R, à Montauban. Il n'est démobilisé que le 30 septembre 1941.

Ayant fini son droit à la faculté, il se fait embaucher comme clerc de notaire à Montauban. Déclaré inapte pour le STO en mars 1943, suite à une visite médicale. Le 20 mars 1944, il est à nouveau convoqué, et est cette fois déclaré apte ! Il se tourne alors vers la Milice, qui l'accepte dans ses rangs peu après¹⁸³. Nommé secrétaire administratif régional de la Milice à Toulouse le 20 avril 1944. Il s'occupe de dactylo, de questions administratives et sociales (réquisitions, laissez-passer, articles de journaux, etc). Il touche environ 4000 francs mensuels.

Fuit dans le convoi milicien toulousain, le 19 août 1944, et connaît le parcours classique des exilés. Intégré dans la Waffen-SS en novembre 1944, il semble avoir été versé à la compagnie d'état-major, chargé d'organiser des conférences de propagande durant les soirées. Courant février 1945, il est muté au Bureau III (justice militaire) comme secrétaire de l'Hstuf. Jautard. Il suit ce dernier en Poméranie (le perd de vue dès le 27 février). Alaux connaît ensuite la retraite, et participe à la perçée de Dievenow, le 18 mars 1945.

A Carpin, il fait partie d'un maigre groupe sanitaire d'une dizaine de rescapés, et est rattaché à la colonne de ravitaillement, formée par les reliquats des deux anciennes colonnes, et des compagnies techniques et vétérinaires. Ne désirant pas continuer le combat, il est affecté au Bataillon de travailleurs. Se met en civil, vers le 25 avril 1945, et se rend aux troupes américaines, à Schwerin, le 4 mai 1945. Après quatre anciens prisonniers de guerre, il récupère une auto abandonnée, et se dirige à Gadebusch. Arrêtés par un convoi américain, ils continuent leur route et rejoignent un convoi de rapatriés militaires, traversant Lunebourg, Sulingen, Rheine et enfin Kallevaere (frontière hollandaise), où il est arrêté et interné.

Condamné à dix ans de travaux forcés, la dégradation nationale et la confiscation de ses biens par la Cour de justice de Toulouse le 5 octobre 1945. La peine est commuée en cinq ans de prison et 100 000 francs d'amende le 16 novembre suivant.



182 Son frère est Pierre Alaux, chef départemental-adjoint de la Milice du Tarn-et-Garonne (d'avril à août 1944), puis versé à la division « Charlemagne » comme officier (compagnie médicale).

183 Selon une autre source, Alaux n'était pas politisé avant cela, et subit l'influence de son frère. Il déclare également qu'Alaux était au courant de ses activités clandestines, et qu'il ne l'a jamais dénoncé.

Pierre AUMONT

Waffen-Standarten-Junker der SS

Chef de centaine de la Franc-Garde permanente (Secrétariat Général)

Chef de dizaine du SOL & de la Franc-Garde bénévole (Montbron - Charente - Zone sud)



Promotions :

Brigadier

Maréchal-des-logis : 1940

Chef de dizaine (SOL / Franc-Garde bénévole)

Chef de trentaine (Franc-Garde permanente) : avril 1944

Chef de centaine (Franc-Garde permanente) : juillet 1944

Waffen-Oberscharführer der SS : 01.11.1944

Waffen-Standarten-Junker der SS : 01.04.1945¹⁸⁴

Pierre Marie Charles Aumont¹⁸⁵ est né le 24 septembre 1912 à Marthon (département de la Charente), d'un père Français et d'une mère Allemande. Son père étant décédé en 1913, sa veuve part pour l'Allemagne via la Suisse, en 1914¹⁸⁶, et s'installe dans le pays de Bade. Il passe son *Abitur* à Karlsruhe, et obtient la nationalité allemande en août 1919. Il commence alors des études de dentiste, mais il s'engage dans l'armée en octobre 1919, comme élève aspirant dans une unité motorisée d'infanterie. Un accident de motocyclette met fin à son espoir de faire carrière. Il devient alors instructeur militaire de société d'éducation physique, et mis à la disposition de la *HitlerJugend*. En 1933 il est chef de section dans l'état-major de la Jeunesse Hitlérienne du pays de Bade, toujours comme instructeur militaire. Soupçonné d'espionnage pour le compte de la France, il quitte l'Allemagne¹⁸⁷. Revenu en France, il effectue son service militaire (les autorités

184 Cité *Standarten-Junker* par Robert Forbes et Eric Lefèvre (correspondance avec l'auteur).

Aumont, à son procès, dira avoir été nommé « lieutenant » à l'issue du stage. Sans doute une auto-promotion de sa part...

185 Parfois prénommé « René », il s'agit d'une erreur. Son patronyme est souvent écrit « Aumon », y compris dans des documents d'époque. La signature de l'intéressé (et sa fiche de membre SOL) ne laissent aucun doute sur la bonne orthographe.

186 Elle était vue comme suspecte au moment de la déclaration de guerre.

187 Aumont écrira en septembre 1947 à l'ancien chef local de la HitlerJugend, Friedhelm Kemper, afin de lui faire

Françaises l'avaient informé qu'elles ne reconnaissaient pas sa naturalisation allemande). Il s'installe un temps chez sa grand-mère, à Marthon, puis travaille à La Couronne, dans une station service. Il se marie en 1936, et achète un garage à Pranzac. Adhéra au PSF, et notamment aux équipes volantes de propagande.

Mobilisé dans le Train en septembre 1939, il combat en 1940 comme agent de liaison motocycliste au sein de la 362^{ème} compagnie auto (dépendante du 12^{ème} Corps d'Armée, en Alsace). Souvent volontaire pour des missions difficiles, il est décoré de la *Croix de guerre* avec une citation à l'ordre du régiment, le 20 juin 1940. Fait prisonnier à La Bourgonce, il est utilisé comme interprète par les Allemands, et parvient à faciliter l'évasion d'une quinzaine de prisonniers. Il est condamné à six mois de compagnie disciplinaire, qu'il effectue à Deux-Ponts. Parvient à s'évader en septembre 1941, et à gagner Bourg-en-Bresse, où il se fait démobiliser. Il s'installe alors à Montbron, où sa femme s'est repliée à la défaite, et a acheter le café de la Gare. Il travaille comme chauffeur pour une entreprise, puis achète un camion, avec lequel il travaille pour le compte de la Société Rochelaise de manutention, elle-même au service de l'Organisation Todt. Il lui arrive ainsi de faire franchir la ligne de démarcation à plusieurs personnes.

Adhère au SOL, puis à la Franc-Garde bénévole, avec rang de chef de dizaine. Vers l'automne 1943 il part habiter Royan avec sa femme, son camion et la Société Rochelaise de manutention ayant été réquisitionnés pour travailler dans le secteur. Après l'assassinat du chef Denis (le 18 décembre 1943), il assiste aux obsèques de ce dernier, et devient chef cantonal de la Franc-Garde bénévole de Montbron, avec toujours rang de chef de dizaine seulement¹⁸⁸, même si il faisait fonction de chef de trentaine. Mobilisé dans la Franc-Garde permanente du groupement E des forces du Maintien de l'ordre en Haute-Vienne, en avril 1944, avec le grade de chef de trentaine. De fin avril à fin mai 1944 il est chef-adjoint d'une trentaine envoyée à Montbron, chargée de défendre la zone, et notamment la ferme menacée d'un milicien décédé¹⁸⁹. La trentaine est bientôt rejoint par une section de G.M.R. L'unité fit une descente à l'hôtel de France, à Montbron. Il participa à au moins deux arrestations (dont une personne -milicien capturé juste avant la mort de Denis, et qui a pu s'échapper des griffes du maquis- soupçonnée d'avoir trempé dans le meurtre de Denis).

Sa trentaine est renvoyée à Limoges (fin mai ou à la mi-juin 1944, selon les sources), et affectée à des contrôles d'identité en ville. Vers le 25 juillet 1944 il devient chef de la 3^{ème} centaine du Groupement E¹⁹⁰. Il organise, en août 1944, l'exode des familles de miliciens (environ 400 personnes)¹⁹¹.

Arrivés en Allemagne, il fut un temps affecté à la garde du Maréchal Pétain, à Sigmarigen. Assigné à la compagnie de canons d'assaut de la brigade « Charlemagne »¹⁹². Envoyé à la *SS-Panzergranadierschule* de Kienschlag, fin novembre 1944. Il semble avoir fini le stage, et regagne la division avec les autres aspirants, début avril 1945. Nommé commandant de la 5^{ème} compagnie du Bataillon SS 58, après la réorganisation de la division. Séparé du reste du bataillon, encerclé par les Russes et les Américains le 1^{er} mai, ils se rendent à ces derniers après avoir tiré leurs dernières balles, le 2 mai 1945.

Interné aux environs de Kiel, il parvient à s'évader, et à rentrer en France, jusqu'à Angoulême, où il apprend sa condamnation à mort par contumace. Il franchit la frontière espagnole au Perthus. Arrêté par la

témoigner à décharge, notamment en fournissant un certificat attestant qu'Aumon fut surveillé par la Gestapo à cause de sa qualité d'espion.

188 Cité à ce grade dans un organigramme milicien du début de l'année 1944.

Le canton comptait alors 17 Franc-Gardes bénévoles, 4 miliciens et 4 miliciennes membres à l'automne 1943.

189 La ferme des Linlauds. Le milicien Denis fut assassiné par le maquis, le 18 décembre 1943 (source : dossier CJ du milicien Pierre Lalanne, qui fit partie de cette unité). Sa veuve (Simone Denis) et son père (Angel Denis), qui restaient dans la ferme, furent à nouveau attaqués quelques semaines après. Ils se défendirent et firent fuir les assaillants.

190 Succédant ainsi à Picard.

191 Le convoi milicien fut bloqué à La Jonchère, où eu lieu de violents combats contre le maquis.

192 Source : correspondance de l'auteur avec Eric Lefèvre.

Il est parfois cité comme ayant servi à la compagnie PAK.

police espagnole, il est interné à Barcelone, puis au camp de Miranda¹⁹³, puis envoyé en Allemagne par bateau en août 1946, où il est interné comme prisonnier de guerre. Il avait alors comme but de rejoindre sa mère, qui avait perdu son mari et son autre fils durant la guerre. Les autorités Françaises viendront l'arrêter pour l'amener à Bordeaux.

Jugé le 4 mars 1948 par la Cour de justice de la Gironde, il est acquitté, mais condamné à la dégradation nationale à perpétuité. Il travailla après-guerre chez les locotracteurs Gaston Moyse.



Aumont à son mariage, en 1936.

193 On lui proposa à plusieurs reprises d'entrer dans l'armée espagnole, mais il refusa.

Marc BARELLON

Waffen-Unterscharführer der SS

Marc Barellon¹⁹⁴ est né le 28 janvier 1924 à Saint-Étienne (département de la Loire). Sergent au 1^{er} Régiment de France, et membre de la Milice Française à Saint-Etienne. Muté à Lons-le Saunier, dans le Jura, en mars 1944, avec d'autres miliciens¹⁹⁵.

Versé à la Waffen-SS en novembre 1944, et affecté à la compagnie d'honneur de la brigade puis division « Charlemagne ». Blessé en Poméranie. Il se trouve en convalescence à Berlin à la fin de la guerre, avec des SS Lettons¹⁹⁶, et parvient à se faire évacuer par train vers l'ouest, peu avant l'encerclement de la ville. Le convoi est violemment bombardé. Capturé par les Britanniques, il parvint à s'échapper et rentrer en France.

Rapidement dénoncé, il est condamné à vingt ans de prison en juillet 1945¹⁹⁷. Après être passé par les centrales de Loos, Clairvaux et le Struthof, il s'engage au BILOM en 1948. Il y gagne la *Croix de guerre TOE* le 17 octobre 1948.

Quand cette unité est dissoute, en mars 1951, il s'engage à nouveau pour combattre en Corée. Il embarque ensuite pour l'Indochine, et combat à Dien-Bien Phu. Fait prisonnier en juillet 1954, près de Ankhé. Barellon passera quelques temps dans un camp de prisonniers du Tonkin.

Libéré, il s'engage à nouveau dans les parachutistes, pour combattre en Algérie, où la guerre vient d'éclater. Après l'indépendance de cette dernière, il quitte l'armée, et demande à entrer dans la gendarmerie. Sa requête sera refusée, sans doute à cause de son passé gênant.

Il prend sa retraite militaire comme capitaine de réserve. Barellon est décédé le 3 juin 1987. Plusieurs poèmes de sa main, parlant de la terrible guerre d'Indochine, seront diffusés après sa mort.

194 Plus connu sous le pseudonyme de « Marc Bermoz », voire « Henri Barlon ». Son frère, Louis Barellon, fut chef milicien dans le Jura et aspirant dans la division « Charlemagne ».

195 Dont le nouveau chef départemental de la Milice du Jura, Michel Berger, et son frère Louis Barellon.

196 Et/ou peut-être Hollandais.

197 Il avait été condamné à mort par contumace le 17 mai 1945.

André BOURREAU

*Waffen-Sturmmann der SS
Franc-Garde permanent (Seine ; Seine-Inférieure)*

André Bourreau est né en 1923. Franc-Garde permanent à Paris, puis versé à l'unité de Seine-Inférieure. Versé à la 7^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57*¹⁹⁸ en novembre 1944. Il se retrouve à Neustadt avec quelques SS français non loin de la section de Racine. Ils combattent avec des allemands et des volontaires russes. Bourreau combat à Berlin, où il perd un œil.

Incarcé à la prison d'Epinal après la guerre. Suite à une grosse déception sentimentale¹⁹⁹, il entre dans les ordres, à l'abbaye de La Pierre-Qui-Vire, dans le Morvan. Il y prend le nom de « Frère Symphorien ».

Il rencontra François Léotard en 1964, alors que ce dernier était venu effectuer une retraite spirituelle d'une année. Ils deviendront de fidèles amis. Il était surnommé « Neunoeil ».

André Bourreau décède en décembre 1993. En 1998, Jean-Marie Le Pen, dans son débat télévisé face à François Léotard, fera allusion à Bourreau ! Léotard accusait Le Pen d'être entouré d'un certain nombre d'anciens collabos. Le Pen répliqua en disant « Vous souvenez-vous de Neunoeil ?! »²⁰⁰.

198 D'après Mabire, dans « Mourir pour Dantzig », il est issu de la compagnie 8/57. Il s'agit d'une erreur.

199 Et non pas par esprit de repentance.

200 François Léotard parle de Bourreau dans son livre de mémoires « A mots découverts », publié en 1987. Il y parle de « l'enseignement et l'humanisme » de ce frère artificier « rompu au maniement des explosifs », expérience acquise au cours du second conflit mondial. Léotard omet toutefois de préciser dans quelle armée son ami et chaperon avait servi !

Jean-Louis CALVET

Waffen-Oberscharführer der SS

Chef de trentaine de la Franc-Garde permanente (Secrétariat Général - Groupement E Limousin)

Chef de trentaine-adjoint de la Franc-Garde permanente (Secrétariat Général - Groupe Spécial de Sécurité)

Promotions :

Chef de trentaine-adjoint (Franc-Garde permanente) : août 1943

Chef de trentaine (Franc-Garde permanente)²⁰¹

Waffen-Oberscharführer der SS : 01.11.1944²⁰²

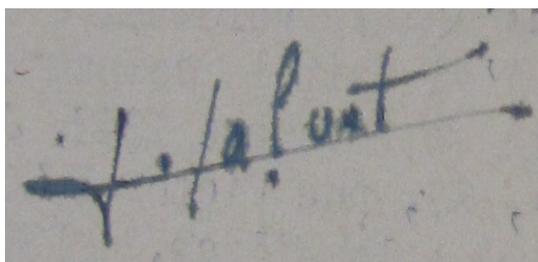
Jean-Louis Marcel Calvet est né le 15 janvier 1920 à Niederbronn-les-Bains (département du Bas-Rhin). Engagé volontaire en 1938, il sert au 8^{ème} Régiment de Cuirassiers. Il fait la campagne de 39-40 (sous-officier de cavalerie, il connaît la retraite de Dunkerque à Montauban). Affecté à Auch en novembre 1940. Titulaire de la *Croix de guerre* avec deux citations. Démobilisé en novembre 1942, il trouve un emploi aux Eaux et Forêts, à Auch. Adhère à la Milice à Perpignan le 5 mai 1943, pour se soustraire au STO.

Envoyé à l'école des cadres d'Uriage, comme chauffeur de camion à gazogène, chargé de transporter le ravitaillement de l'école. Il y reste trois mois, puis est affecté à Vichy, au Groupe Spécial de Sécurité (chef Tomasi) en août 1943, avec rang de chef de trentaine-adjoint. Il était donc l'adjoint du chef Tomasi²⁰³.

Parti comme volontaire en Haute-Savoie le 15 février 1944, il est blessé d'une balle à la cuisse à Thonon, deux jours après²⁰⁴. Soigné durant quinze jours à l'hôpital local. Il est ensuite hospitalisé à Annecy, puis Lyon. A son retour à Vichy, début avril 1944, il apprend qu'il est affecté comme chauffeur de Jean De Vaugelas, l'intendant régional du Maintien de l'ordre en Limousin. Etant invalide, il est nommé huissier surveillant de la maison Haviland, maison siège de l'intendance régionale. Son rôle étant de d'aiguiller les visiteurs sur les différents services.

Suit le parcours de repli classique de la Milice, il fut un temps affecté à Sigmarigen, avant d'être incorporé dans la SS, en novembre 1944. Il se fait démobiliser fin mars ou début avril 1945 (a-t-il fait la Poméranie ? Il n'en fait pas mention...)²⁰⁵, et rejoint la Milice à Sigmarigen. Passe en Italie (avec le bataillon Carus semble-t-il) à la fin de la guerre. Il se rend de lui-même aux autorités françaises, à Merano.

Incarcéré dans cette ville, puis Bolzano, Verone et Milan. Rapatrié par bateau jusqu'à Villefranche-sur-Mer. Jugé le 15 mai 1946 par la Cour de justice d'Agen, il est condamné à neuf mois de prison et cinq ans de dégradation nationale.



201 Promotion probable (en 1944), non certaine.

202 Promotion supposée (Calvet ne fait pas mention de son grade à son procès). Il paraît en tout cas fort probable que Calvet ait détenu un grade de sous-officier.

203 Le groupe comptait alors 42 hommes en septembre 1943.

Calvet dira à son procès avoir été chargé des véhicules et des réparations seulement...

204 Soi-disant par une balle tirée par un camarade...

205 Dans un autre interrogatoire, il dira s'être fait démobiliser avant le départ en Poméranie (il se trouvait alors à Wildflecken)...

Pierre CALVET

Waffen-Unterscharführer der SS

Inspecteur du 2^{ème} Service, Secrétaire administratif départemental de la Milice Française (Haute-Garonne), Chef de centaine-adjoint de la Franc-Garde bénévole (Toulouse – Haute-Garonne)

Chef du 2^{ème} Service de la Milice Française (Ariège)

Chef du 1^{er} Service du SOL & de la Milice Française (Ariège)

Promotions :

Maréchal-des-logis d'artillerie de réserve

Chef de centaine-adjoint (Franc-Garde bénévole)

Chef de dizaine (Franc-Garde permanente) : septembre 1944

Waffen-Unterscharführer der SS : novembre 1944²⁰⁶

Pierre Albert Calvet est né le 19 juillet 1917 à Foix (département de l'Ariège). Sous-officier d'artillerie de réserve (classe 1937), et propriétaire agricole à Foix. Ancien condisciple de Pincemin au lycée de Foix, ce dernier le fait entrer à la LFC en août 1942, comme secrétaire (appointé 1200 francs par mois). Il travaillait auparavant dans une entreprise de transports.

Devient fin octobre 1942 chef du 1^{er} Service du SOL de l'Ariège, poste qu'il garde à la Milice²⁰⁷. Il est nommé chef du 2^{ème} Service de la Milice de l'Ariège, sans doute en décembre 1943²⁰⁸. Suit Pincemin à Toulouse en avril 1944, comme inspecteur du 2^{ème} Service départemental, et secrétaire administratif départemental²⁰⁹. Il avait sans doute le rang de chef de centaine-adjoint dans la Franc-Garde bénévole²¹⁰.

Replié en Allemagne à la Libération (il avait alors le rang de chef de dizaine)²¹¹. Il est versé à la brigade « Charlemagne », dans le bataillon d'artillerie. Envoyé à l'école de Josefstadt avec les autres artilleurs, le 15 décembre 1944. Ils rejoignent la division « Charlemagne » en ligne. Il combat dans la poche de Kolberg, et sera évacué par mer jusqu'à Copenhague. Rejoint ensuite la division, stationnée à Carpin.

Finit la guerre au sein du Bataillon de travailleurs, composé des SS ne désirant plus combattre. Capturé le 11 mai 1945 par les américains, à Schwerin. Incarcéré dans un camp à Hambourg, et rapatrié à Lille le 18 juillet 1945.

Condamné à mort par la Cour de justice de Toulouse le 9 novembre 1945, sa peine est commuée en vingt ans de travaux forcés le 10 janvier 1946.

206 Non certain. Mais étant donné que Calvet était sous-officier dans l'armée française et chef milicien, on peut présumer qu'il posséda au moins ce grade...

207 Il occupait encore ce poste en juin 1943.

208 Date où Joseph Dupin passe à la Franc-Garde permanente.

209 Il se cite à ce poste dans son interrogatoire, mais se garde bien de dire qu'il officia également au 2^{ème} Service. Il partait souvent armé (mais en civil) la journée ou le soir. Et blessa à une occasion au moins un résistant, place Wilson à Toulouse, qui avait tiré sur Calvet et le manqua.

210 Cité à ce grade (ou à celui de chef de centaine, mais c'est déjà moins probable) par un homme arrêté par Calvet et Péquard, le 1^{er} juin 1944.

211 Source : PV du milicien Raymond Dalliet. On peut penser que Calvet, comme beaucoup de miliciens passés en Allemagne, fut « dégradé » par Darnand.

Jean CASTRILLO

Waffen-Unterscharführer der SS

Promotions :

SK-Mann

SK-Rottenführer : mars 1944

Waffen-Unterscharführer der SS

Jean Castrillo est né en décembre 1922, fils d'un homme d'affaires espagnol installé en France depuis 1907²¹², et d'une mère née à Paris mais d'origine alsacienne, flamande et hollandaise. Ses parents étaient Phalangistes²¹³.

En 1936, l'année où le PPF fut fondé, son père part pour affaire à Saint-Denis, un des bastions du P.P.F., où il rencontre l'écrivain Drieu La Rochelle. Avant la fin de l'année, son père s'inscrit au parti, tandis que Jean est intégré à la branche de jeunesse. Il essaie de servir le PPF du mieux qu'il peut, en vendant des journaux et en participant aux meetings.

De juin 1940 à octobre 1941, Castrillo finit ses études secondaires et passe son Baccalauréat. Comme son père, il admire le Maréchal Pétain. Sa famille encourage la croisade contre le communisme, et pense déjà que l'Allemagne aura besoin d'aide, bien qu'il ne soit pas question que Jean s'engage à la LVF. En juin 1942, il se porte volontaire pour les Chantiers de Jeunesse. Posté au camp des Châteliers, près d'Orléans, il reçoit un mois d'entraînement par un sous-officier de la LVF, blessé pendant l'hiver 1941-1942 devant Moscou. Il obtient son diplôme de moniteur des Chantiers de Jeunesse, et part pour le camp de Méry-en-Bois, en Sologne, où son travail consiste à entretenir des plantations d'arbres.

En août 1942, il décide avec des amis de se rebeller contre les chefs du chantier, qu'ils jugent corrompus, et appellent leurs supérieurs hiérarchiques à Orléans. Le matin suivant, des voitures de la préfecture du Loiret transportant l'un de ces derniers, arrivent pour mettre les choses au clair. Peu après, des gardes mobiles sont dépêchés sur place et arrêtent les trois meneurs, dont le jeune Castrillo. Envoyé au camp de travaux forcés de Vouzeron, près de Vierzon, il ne peut écrire à son père qu'en novembre 1942. Le PPF contacte Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne, qui ordonne sa libération.

De retour à Paris, il participe au grand congrès du parti, du 4 au 8 novembre 1942. Il décide de s'engager au plus vite dans les *Schutzkommandos* de l'Organisation Todt, avec l'accord de son père. On l'envoie dans une compagnie d'entraînement à la Celle Saint-Cloud, sous la direction de l'instructeur Roger Mariage. La compagnie prête serment à Hitler, et il reçoit les épaulettes noires des SK. Après trois jours de repos, ils partent pour la Norvège, avec des volontaires hollandais et des officiers et sous-officiers allemands, tous originaires de Saxe. La compagnie est assignée à la protection d'un complexe industriel²¹⁴ au sud de Bergen, où ils doivent faire face à des attaques de résistants norvégiens durant trois semaines. En octobre 1943, la compagnie doit affronter des commandos britanniques, adversaires autrement plus coriaces, qui essaient de s'approcher du complexe. Les SK perdent cinq hommes, et dix sont gravement blessés et une vingtaine ne le sont que légèrement, dont Castrillo, qui reçoit le *Badge des blessés*. Le 14 novembre 1943, la compagnie est relevée et assignée à la protection du port de Memel, sur la Baltique, au côté d'unités de police lettones. Promu *SK-Rottenführer* en mars 1944, Castrillo garde le souvenir d'une population très amicale, et farouchement anticommuniste. D'après ses dires, il se serait senti « encore mieux qu'à la maison » !

De retour en France en avril 1944, il renoue avec le parti, et apprend la mort de deux de ses amis sur le front de l'est. Il rencontre Barthélémy, l'un des leaders du parti, qui le félicite. Il essaie, sans succès, de se faire muter à la LVF²¹⁵.

Castrillo est muté avec l'ensemble des SK à la brigade « Charlemagne » en octobre 1944. Affecté à la 5^{ème} compagnie du *Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58*, dont il devient un élément moteur, malgré son grade modeste. Apprécié de ses camarades, Castrillo est toujours là pour détendre l'atmosphère.

Il combat avec courage en Poméranie, et se retrouve dans le bataillon de marche de Bassompierre,

212 Son père n'a obtenu la nationalité française qu'en 1940.

213 Deux cousins de la famille furent exécutés par les forces communistes. L'un des deux était un fervent Phalangiste.

214 En fait un centre de recherches sur le nucléaire, ce que Castrillo n'apprend qu'après-guerre.

215 Jacques Doriot préférant garder ses militants en France, à l'heure de la guerre civile.

dans les combats de Körlin. Blessé gravement lors du repli, il essaie quand même de s'échapper, avant d' être capturé, près d'une voie ferrée, en compagnie d'un camarade de la ville de Millepoix²¹⁶. Un major soviétique le fait soigner dans un hôpital minable de Körlin.

A son retour en France, il est jugé. En août 1946, avant le verdict, le juge lui demande s'il a des regrets, ce à quoi Castrillo répond : « Monsieur le Président, je n'ai qu'un seul regret et c'est d'avoir perdu la guerre ». Il est condamné à quatre ans de prison ainsi qu'a l'indignité nationale à vie.

Jean Castrillo participa activement aux mouvements nationalistes d'après-guerre. Il est décédé dans la nuit du 24 au 25 janvier 2012.



216 Peut-être un dénommé Cabirol.

Maurice CLUZOL

Waffen-Grenadier der SS
Membre du GAJS du PPF (Lot-et-Garonne)
Franc-Garde permanent (Lot-et-Garonne)

Maurice Jacques Paul Cluzol est né le 5 février 1923 à Nay (département des Basses-Pyrénées). Aide ses parents dans leur commerce de tissus à Villeréal, puis travaille dans un commerce de l'allée Sainte-Catherine, à Bordeaux, d'août 1939 à juin 1942. S'engage pour trois ans au 26^{ème} R.I, à Périgueux, en juillet 1942. Réformé en septembre, suite à un accident. Revient ensuite chez ses parents, puis trouve un emploi aux chèques postaux, à Toulouse.

S'inscrit à la Franc-Garde bénévole le 15 mars 1944, sur conseil du chef Saint-Jean. Le 26 mars il suit une conférence portant sur le thème des questions ouvrières, à Limoges. Peu après son retour (vers le 12 avril) il rejoint la Franc-Garde permanente, au château de Ferron. Quitte la Milice le 16 mai 1944, après avoir fait douze jours de prison²¹⁷. S'engage immédiatement dans le Groupe d'Action du PPF. Le 12 juillet il suit un stage à la caserne Mortier, et est ensuite affecté (soi-disant) au service social des familles, au siège du parti (rue des Pyramides).

Replié en Allemagne, il est versé dans une unité de la division Brandebourg. Il se dit hospitalisé de novembre 1944 à février 1945. Après un court séjour à Sigmarigen, on lui donne l'ordre de rejoindre Wildflecken, où se trouve le régiment de dépôt de la division « Charlemagne ». Ceci se passe à la mi-mars 1945. Reconnu malade, il est affecté à l'échelon sanitaire du régiment. Il connaît le destin de ce dernier, capturé à Innsbruck à la fin de la guerre.

Transféré à Karlshure, puis Eprouves. Jugé le 22 mai 1946 par la Cour de justice d'Agen, il est condamné à cinq ans de prison, 5000 francs d'amende et l'indignité nationale à vie.

217 Lors d'une permission, il abusa de son pouvoir de milicien pour obtenir des faveurs de certains habitants de La Sauvetat (emprunt d'une motocyclette, car fatigué de rouler en vélo ; boire plusieurs verres « à l'oeil » dans un bistrot...), menaçant des habitants et jouant le matamore.

Roger DAUBÈZE

*Waffen-Grenadier der SS
Matrose (Kriegsmarine)
Sergent / Unteroffizier*



Promotions :

Légionnaire / Soldat : 10.11.1941

Sergent / Unteroffizier : 01.04.1942

Caporal / Gefreiter : 01.04.1944

Matrose

Waffen-Grenadier der SS²¹⁸ : septembre 1944

Roger Daubèze est né le 23 janvier 1914 à Thil (département de la Haute-Garonne). S'installe à Toulouse en 1936, pour travailler à l'O.N.I.A. Mobilisé fin 1939, et envoyé au dépôt de Rochefort, et sert comme sous-officier de marine, assurant la protection des convois en mer du Nord. Démobilisé en juillet 1940, il travaille dans une exploitation forestière (s'occupant de la carbonisation) de Lévignac-sur-Save.

Membre du PPF, il s'engage dans la LVF le 10 novembre 1941 (matricule 4051), comme simple soldat. Versé à la compagnie d'état-major du II^{ème} Bataillon le 22 février 1942. Monte au front le 17 juillet suivant. Il est promu sergent en avril 1942, sans passer par le rang de caporal. Hospitalisé du 23 août au 13 novembre 1942. Dirigé sur Kruszyna, puis Versailles, et est admis à l'hôpital. Son contrat est résilié le 28 janvier 1943. Décoré de l'*OstMedaille*.

Retiré à Orthez (où sa femme travaille dans un restaurant), puis à Bordeaux, il se rend coupable d'une escroquerie, où il manque de peu l'arrestation²¹⁹. Il semble s'être porté volontaire pour travailler volontairement en Allemagne, et envoyé à Kiel, en juin 1943, dans la délégation française, dans des chantiers de construction navale. Ré-engagé dans la LVF le 2 février 1944 (matricule 2028)²²⁰. Dirigé au C.I.C, et intégré au Groupe Spécial de Paris. Il subit huit jours d'arrêt de rigueur, le 24 mars 1944²²¹, et il est

218 Supposition. Il est tout à fait possible que Daubèze ait eu un grade dans la SS.

219 Escroquerie montée contre une débitante de boissons, en mai 1943. La tentative échoua grâce à la connaissance de l'Obertruppführer Harry, lui déclarant qu'il mériterait bien d'être arrêté s'il ne portait pas l'*OstMedaille*.

220 Sa fiche de ré-engagement porte la mention de Caporal comme grade d'engagement. Il fut sans doute à nouveau promu sergent peu après.

221 Motif : manque de discipline.

Peu avant il avait subi quelques jours d'arrêt, pour le motif suivant : « a manifesté une méconnaissance absolue des règles de la discipline en changeant de logement sans en avertir ses chefs. »

Toutes ces sanctions furent demandées par le sous-lieutenant Tissier (chef du Groupe Spécial de Paris) au

rétrogradé caporal. Absent à l'appel du 1^{er} avril 1944, il est rayé des contrôles.

Il s'engage dans la Kriegsmarine le 8 avril 1944, et suit la formation de base au camp de Sennheim. Il est probable qu'il ait servi dans la division « Charlemagne », même s'il n'en touche pas un mot à son procès²²².

Rapatrié à Paris, interrogé par la Sécurité militaire de l'hôtel Lutetia, qui lui procure des papiers de rapatrié. Arrêté le 6 janvier 1946 par la gendarmerie, à Toulouse. Jugé le 31 juillet 1946 par la Cour de justice de Toulouse, il est condamné à cinq ans de travaux forcés et la dégradation nationale à vie.

Simon DELANNEL

*Waffen-Unterscharführer der SS
Maat (Kriegsmarine Werftpolizei)*



Promotions :

Adjudant-chef

Maat (*Kriegsmarine Werftpolizei*)²²³

Waffen-Unterscharführer der SS : 12.11.1944

Simon Jules Marius Delannel est né le 13 avril 1903 à Recques-sur-Hem (département du Pas-de-Calais). Adjudant-chef de carrière, il sert en 1940 au 28^{ème} R.I.F. Démobilisé en 1941 (il sert alors à Agen, au 150^{ème} R.I.) par la loi de dégageement des cadres. Il entre comme chef de secteur à la police nationale de Toulouse. Le 25 janvier 1944 il est nommé brigadier des Gardes-voies-et-communications, à Gaillac. Ayant une inculpation d'attentat à la pudeur sur le dos²²⁴, son supérieur le limoge peu après.

Ne pouvant rester sans emploi vu ses trois enfants à charge, il contracte un engagement comme chauffeur auxiliaire à la *Werftpolizei*, à Paris, le 17 février 1944. Il convoit du matériel de Nantes au Pirée (Grèce) en avril 1944. Vers le 15 juillet 1944, il bénéficie de quelques jours de repos, puis doit effectuer un nouveau trajet, de Nantes à Guebwiller. Le 26 août 1944 il se replie vers Karlsruhe, puis Wilhelmshaven, où il touche un uniforme de la Heer. Avec une trentaine de camarades il est alors chargé de la garde de prisonniers civils polonais et russes.

lieutenant-colonel Herchin.

222 Au 8 août 1944 il se trouvait encore dans les rangs de la Kriegsmarine, comme l'attestent des papiers officiels du 28. *Schiffsstammabteilung*.

Daubèze dira avoir été libéré par l'armée russe à Eberwald le 8 avril 1945, après avoir travailler pour la délégation française. A noter qu'il se contredit sans arrêt, fausse les dates et qu'il est donc difficile de démêler le vrai du faux.

223 Supposition. Ce grade correspondant à celui d'*Unterscharführer* dans la Kriegsmarine.

224 L'auteur ignore totalement la nature de cette inculpation, mais il en fut relaxé.

Versé à la Waffen-SS à compter du 12 novembre 1944 (date de la visite médicale et de l'incorporation, à Greifenberg), les hommes sont rassemblés par le lieutenant Guénin et envoyés à Wildflecken le 19 novembre. Il reçoit le grade d'*Unterscharführer*, en raison de son passé militaire. Combat en Poméranie, peut-être au sein de la compagnie d'état-major²²⁵, à Neustettin, et connaît la retraite vers Belgard.

Fait prisonnier par les américains à Bad Kleinen, le 3 mai 1945, avec le reste de la division. Interné à Roubaix le 10 juillet, puis à la prison de Loos le 27 juillet. Jugé le 8 novembre 1945 par la Cour de justice de Toulouse, il est condamné à la peine de mort. Son pourvoi en cassation est rejeté en décembre. Néanmoins, la peine fut commuée en travaux forcés.

Décédé le 2 novembre 1977 à Carpentras.

225 Dans un PV, il déclare avoir servi à la compagnie de brigade, puis dans un autre à la compagnie technique (comme dépanneur)...

Décidément, à croire que tous les membres de la division « Charlemagne » furent des non-combattants !

33. Waffen-Grenadier-Division der SS «Charlemagne» (française Nr. 1)

État-major divisionnaire

Commandeur : W-Obf. Edgar PUAUD

Bureau I/a (opérations) : W-Stubaf. Jean De VAUGELAS

1^{er} Officier d'ordonnance : W-Ostuf. Michel AUPHAN (janvier à mars 1945)

2^{ème} Officier d'ordonnance : W-Std.ObJu. Claude PLATON

Bureau I/B (matériel) (assuré par l'In.F.)

Bureau I/C (renseignements) : W-Ustuf. Jacques DELILE

Bureau II/AB (personnel) : W-Ostuf. Maurice BÉNÉTOUX

Bureau III (justice militaire) (assuré par l'In.F.)

Bureau IV/A (intendance) (assuré par l'In.F.)

Bureau IV/B (services de santé) : W-Stubaf. Max LELONGT

Bureau IV/C (services vétérinaire) W-Hstuf. Jean RICHERT

Bureau IV/D (Aumônier général) : W-Stubaf. Mgr Jean De MAYOL De LUPE

Officier d'ordonnance : W-Ustuf. Henri CHEVEAU

Bureau V (véhicules) (assuré par l'In.F.)

Bureau VI (instruction politique) : **SS-Ustuf. Heinrich BUELER**

Officier de liaison allemand : **SS-Stubaf Erich Von LOLHOFFEL** puis **Major ROEMHELD**

Gendarmerie de brigade : W-Ostuf. Guillaume VEYRIERAS (décembre 1944 à mars 1945)

Adjoint : W-Oscha. Charles HENKINETT

Défense passive : W-Ostuf. Maurice MULTRIER

Officier à la disposition : W-Hstuf. Jean BASSOMPIERRE

Inspektion der Französischen SS-Verbände

General inspecteur : **SS-Brigadeführer Gustav KRUKENBERG**

Officiers d'ordonnance : **SS-Ustuf Valentin PATZAK**, **SS-Ustuf Rolf HEGEWALD**, **SS-Ostuf Kurt DALLY**,
SS-Ustuf Heinze GEHRING

Bureau I/A (opérations) : **SS-Hstuf Hans Robert JAUSS**

Bureau I/B (matériel) : **SS-Ostuf. MEIER**

Bureau I/C (renseignements) : **SS-Hstuf Julius SCHMIDT**

Bureau II/AB (personnel) : **SS-Hstuf Paul PACHUR**

Bureau III (justice) : **SS-Ostuf DICK**

Bureau IV/A (intendance) : **SS-Hstuf Karl-Heinz HAGEN**

Officiers du ravitaillement et d'administration : **SS-Hstuf. Dr Gustav GEWECKE**

SS-Hstuf. Wilhelm REINHOLDT

SS-Ostuf. Harald WAHRLICH

Bureau IV/B (services de santé) : **SS-Stubaf Wolfgang SCHLEGEL & SS-Ustuf. Gerd ENGEL**

Bureau IV/C (services vétérinaires) : **SS-Hstuf Dr. Arthur SCHEINER**

Bureau V (véhicules) : **SS-Ostuf Gustav-Adolf NEUBAUER**

Bureau VI (instruction politique) : **SS-Ostuf Dr. Erich KOPP**

Responsable de l'entraînement : **SS-Staf Walter ZIMMERMANN**

Responsable adjoint : **SS-Stubaf KATZIAN**

Feldgendarmerie : **SS-Ostuf Fritz GORR**

Officier de liaison français : W-Hstuf. Jean-Marcel RENAULT

Secrétaire du bureau des opérations (liaison avec la compagnie d'état-major) : **SS-Frw. Ustuf. Jacques SARRAILHE**²²⁶

226 Non certain.

Unités divisionnaires

- Compagnie d'état-major²²⁷ : SS-Frw. Ostuf. Henri MAUDHUIT (septembre 1944 à janvier 1945) ; W-Hscha. Henri SURREL (janvier à mars 1945)
- *Kampfschule* / Compagnie d'honneur²²⁸ : SS-Frw. Std.ObJu. Christian MARTRÈS (septembre à novembre 1944) ; **SS-Ostuf. Wilhelm WEBER* (novembre 1944 à mars 1945)**
Adjoint : W-Std-ObJu. Jacques PASQUET
- Compagnie des transmissions : W-Ostuf. Jean DUPUYAU
- Compagnie des pionniers²²⁹ : W-Ostuf. Roger AUDIBERT
Adjoint : W-Ustuf. Jean MAILHÉ
- Compagnie médicale²³⁰ : W-Hstuf. Robert PÉRIBÈRE (novembre 1944 à janvier 1945) ; SS-Frw. Hstuf. Pierre BONNEFOY (janvier à mars 1945)
Adjoint²³¹ : W-Ostuf. Pierre ALAUX
- Compagnie vétérinaire : W-Ustuf. RICHTER (?)²³²
- Compagnie d'atelier : SS-Frw. Ostuf. Henri MAUDHUIT (janvier à avril 1945)
- Compagnie de travailleurs : W-Ostuf. Jean De MOROGE
- Défense Passive : W-Ostuf. Maurice MULTRIER
- Fahrschwadron A (automobile)²³³ : W-Hstuf. Jean SCHLISLER (novembre 1944 à mars 1945)
Adjoint : W-Ustuf. Jean DARRIGADE
- Fahrschwadron B (hippomobile)²³⁴ : SS-Frw. Hstuf. Jean CROISILE
Adjoint : W-Ostuf. Maurice HUAN

Waffen-Grenadier-Regiment der SS 57 (französische Nr. 1)

Commandeur : SS-Frw. Ostubaf. Paul-Marie GAMORY-DUBOURDEAU (septembre à décembre 1944) ; W-Hstuf. Victor De BOURMONT (décembre 1944 à mars 1945)

Chef d'état-major / *Regiments-Adjutant* : SS-Frw. Ostuf. Jean ARTUS
SS-Frw. Ostuf. Paul PLEYBER

Officier d'ordonnance : SS-Frw. Ustuf. Christian MARTRÈS (novembre 1944 à mars 1945)

Agent de liaison : W-Ostuf. Christian De LONDAIZ

Bureau III (justice militaire) : SS-Frw. Ustuf. Jean-Marie STEHLI

Bureau IV/B (services sanitaires) : W-Hstuf. Pierre LEPROUX

Bureau IV/C (services vétérinaires) : W-Ostuf. Léonide VERGNAUD

- Compagnie d'état-major : W-Ostuf. Paul ANDRÉ (... 1945 à mars 1945)
section des éclaireurs : SS-Frw. Ustuf. Roger ERDOZAIN
section des pionniers : SS-Frw. Hscha. Emilien BOYER (novembre 1944 à janvier 1945) ;

227 *Spiess* : W-Hscha. Auguste ALBIETZ

Trésorier-adjoint divisionnaire : W-Oscha. Louis PÉRÉ

Agent de liaison (?) : SS-Frw. Uscha. Louis TAPIÉ De CELEYRAN

228 Dépend de l'Inspektion allemande.

Chefs de sections : SS-Frw. Oscha. Roland CHARLES (... à décembre 1944).

Spiess : SS-Oscha. KLEIN (luxembourgeois).

229 Chefs de section : W-Oscha. Marcel SAVONE ; W-Oscha. Louis DENAMPS (non certain) ; W-Rttf. Henri-Georges GONZALES

230 Chefs de section : W-Hscha. Pierre SERGENT (non certain)

Rôle non connu : W-Ostuf. Louis RIMAUD.

231 Non certain.

232 Cet officier, quasiment inconnu, serait à priori Français, sans certitude. Aucune information valable n'a pu être réunie sur son compte. Mais il y a la possibilité qu'il y ait confusion avec l'Hstuf. Richert (du Bureau IV/C).

233 Chefs de colonnes de transports : W-Oscha. BERNAND ; W-Oscha. Henri CARBILLET

Spiess : W-Hscha. Gilbert GOUBIN

Intendance et trésorerie : W-Oscha. LOUIS

234 Chefs de colonnes de transports : W-Uscha. Félix DUPIN

SS-Frw. Ustuf. Robert LEFEVRE (janvier à mars 1945)
section des transmissions : SS-Frw.Ustuf. Pierre BROCARD (... 1944 à mars 1945)

I^{er} Bataillon

Commandeur : SS-Frw. Ostuf. Henri FENET

Adjudant-major : SS-Frw. Ustuf. Pierre HUG

Officier d'ordonnance : SS-Frw. Std.Ob.Ju. Jean LABOURDETTE

Officier médical : **SS-Std.Ob.Ju. Louis ANNESHAENSEL & SS-Std.Ob.Ju. SIEDOW**

- 1^{ère} compagnie²³⁵ : SS-Frw. Ustuf. Jean-Marie STEHLI (... 1944 à janvier 1945) ; SS-Frw. Ustuf. Jean BRAZIER (janvier à mars 1945)
- 2^{ème} compagnie²³⁶ : SS-Frw. Ostuf. Ivan BARTOLOMEI (septembre 1944 à mars 1945)
- 3^{ème} compagnie²³⁷ : SS-Frw. Std.Ob.Ju. Robert LEFÈVRE (septembre-octobre 1944) ; SS-Frw. Ustuf. Guy COUNIL (octobre 1944 à février 1945) ; SS-Frw. Oscha. Max QUIQUEMPOIS (février-mars 1945)
- 4^{ème} compagnie (mitrailleuses et mortiers)²³⁸ : SS-Frw. Ustuf. James ROYER (septembre 1944 à ... 1944²³⁹) ; SS-Frw. Hscha. Pierre COUVREUR (... 1944 à mars 1945)

II^{ème} Bataillon

Commandeur : SS-Frw. Hstuf. Jean GUIGNOT (septembre 1944 à janvier 1945) ; W-Hstuf. René OBITZ (janvier à mars 1945)

Adjudant-major : W-Ostuf. Charles ROUMÉGOUS

Officier d'ordonnance : ?

Officiers médicaux : SS-Frw. Ostuf. Marcel-Louis HERPE & W-Ostuf. Roger DUFLOS

- 5^{ème} compagnie²⁴⁰ : SS-Frw. Ustuf. Aimé BERTHAUD (septembre à novembre 1944) ; W-Ostuf. Charles ROUMÉGOUS (novembre 1944 à février 1945) ; SS-Frw. Oscha. Lucien HENNECART (février-mars 1945)
- 6^{ème} compagnie : SS-Frw. Ustuf. Pierre ALBERT
- 7^{ème} compagnie²⁴¹ : SS-Frw. Ustuf. Pierre BROCARD (... à ... 1944) ; SS-Frw. Ustuf. Paul ANDRÉ (novembre 1944 à ... 1945) ; SS-Frw. Std.Ob.Ju. Pierre MILLION-ROUSSEAU (... 1945 à mars 1945)
- 8^{ème} compagnie (mitrailleuses et mortiers)²⁴² : W-Ustuf. Raymond GAILLARD (septembre 1944 à janvier 1945) ; SS-Frw. Ustuf. Philippe COLNION (février-mars 1945)

235 Chefs de section : SS-Frw. Hscha. Paul PRUVOST

Spiess : SS-Frw. Oscha. Georges LOISTRON

236 Chefs de section : SS-Frw. Oscha. André MAUCLAIR (section de commandement) ; W-Oscha. Georges GIREL (première section ; décembre 1944 à ...) ; W-Uscha. Jean-Philippe NERON (... à novembre 1944) ; SS-Frw. Uscha. FRANCHART ; SS-Frw. Oscha. Bernard GASTINE (décembre 1944 à février 1945) ; SS-Frw. Uscha. André BAYLE (septembre à novembre 1944 ; reprend la section Gastine après la mort de ce dernier, février-mars 1945) ; SS-Frw. Uscha. HOUOT (?)

Spiess : SS-Frw. Jean BORDES (... à décembre 1944) ; W-Oscha. MONTCARNIE (décembre 1944 à février 1945)

237 Chefs de section : W-Uscha. Robert LEFEUVRE (octobre-novembre 1944) ; SS-Frw. Oscha. Max QUIQUEMPOIS (... à février 1945) ; W-Uscha. Jean-Marie CROISILE (section de mitrailleuses lourdes : octobre-novembre 1944)

238 Sous-officiers notables : W-Uscha. BELLIER (... à janvier 1945).

239 Non certain.

240 Chefs de section : W-Std-Ju. Maurice COMTE (section de mitrailleuses) ; W-Uscha. Jacques GASTINEL (non certain) ; W-Std-Ob.Ju. Pierre MERIC (novembre 1944 à janvier 1945) ; W-Std-Ju. Jean De LACAZE (non certain) ; W-Std.-Ju. Maurice LAPART (non certain) ; SS-Frw. Oscha. Paul VIOT (non certain)

241 Sous-officiers notables / chefs de sections potentiels : W-Uscha. Michel BERGER.

242 Chefs de section : W-Hscha. Pierre TERREL (section de mortiers) ; SS-Frw. Oscha. Charles-Gilbert ROBBA

Appui

- 9^{ème} compagnie (obusiers)²⁴³ : SS-Frw. Hstuf. Robert ROY
- 10^{ème} compagnie (antichars)²⁴⁴ : SS-Frw. Georges JULIEN ; W-Ustuf. Jean-Pierre LABUZE
Adjoint : SS-Frw. Std.ObJu. Jean AMBROISE

Waffen-Grenadier-Regiment der SS 58 (französische Nr. 2)

Commandeur : W-Stubaf. Jean BRIDOUX (septembre à décembre 1944)

W-Stubaf. Émile RAYBAUD (décembre 1944 à mars 1945)

Chef d'état-major / *Regiments-Adjutant* : W-Ostuf. Marcel BAUDOIN (novembre 1944 à mars 1945)

Officier d'ordonnance : W-Std.ObJu. Henri De VAUGELAS

Bureau I/C (renseignements) : W-Ostuf. Michel AUPHAN (... 1944 à janvier 1945)

Bureau III (justice militaire) : W-Hstuf. Justin JAUTARD

Bureau IV/B (services sanitaires) : W-Ostuf. Pierre METAIS

Bureau IV/C (services vétérinaires) : ?

Trésorier : W-Std-ObJu. Charles GOURDIER

Officier de liaison allemand : **SS-Ustuf. Karl GOLIZERBUCH**

- Compagnie d'état-major²⁴⁵ : W-Hstuf. Raoul De PERRICOT (janvier à mars 1945)

section des éclaireurs : W-Hscha. Lucien GOBION

section des pionniers : W-Hscha. Félix POLETTI²⁴⁶

section des transmissions : W-Hscha. Édouard LOISON (... 1944 à janvier 1945)²⁴⁷ ; W-Ustuf. Maxime LEUNE (janvier à mars 1945)

I^{er} Bataillon

Commandeur : W-Hstuf. Émile MONEUSE (novembre 1944 à mars 1945)

Adjutant-major : W-Ostuf. Alfred FALCY (novembre 1944 à février 1945) ; W-Hscha. Marcel QUATENNES (février-mars 1945)

Officier d'ordonnance : W-Std.Ob.Ju. Jean CHATROUSSE

Officier médical²⁴⁸ : W-Ustuf. Louis THIBAUD

- 1^{ère} compagnie²⁴⁹ : W-Ustuf. Jean FATIN (septembre 1944 à mars 1945)
- 2^{ème} compagnie²⁵⁰ : W-Ostuf. Alfred FALCY (septembre à novembre 1944) ; W-Ostuf. André De ROSE (novembre 1944 à ...) ; W-Ostuf. Jean-Baptiste GEROMINI (... à mars 1945)
- 3^{ème} compagnie²⁵¹ : W-Hstuf. Jacques MARTIN (novembre-décembre 1944) ; W-Ustuf. Yves

243 Chefs de section : SS-Frw. Uscha. Jean OLLIVIER (première section) ; SS-Frw. Oscha. Georges PERRET (section de 150)

Spiess : SS-Frw. Oscha. PASQUIER

244 *Spiess* : SS-Frw. Oscha. Georges JULIEN

245 *Spiess* : Oscha. Jean MEYNIEL.

Sous-officier sans affection ou rôle non connu : W-Oscha. André BARRÈRE (janvier-février 1945) ; W-Oscha. Robert BOULIN

246 Non certain.

247 Non certain.

248 Il avait comme adjoint l'Hscha. Robert ROUILLON.

249 Chefs de section : W-Oscha. Robert GIRARD (première section, ... à janvier 1945) ; W-Oscha. Georges RACINE (première section, janvier à mars 1945) ; W-Oscha. Paul FROIDEVAL (seconde section) ; W-Oscha. Raymond BONNAFOUS (troisième section) ; W-Scha. Nicolas CHOUMILINE (quatrième section – mortiers)

W-Oscha. André BARRÈRE (chef de section -n°?- , novembre 1944 à janvier 1945)

250 Adjoint du chef de compagnie : W-Std-ObJu. Pierre MÉRIC (janvier-février 1945)

Chefs de section : W-Oscha. Marc CORELLA (non certain)

251 Chefs de section : W-Oscha. Guy ARMANI (première section) ; W-Oscha. René STIFFLER (seconde section) ; W-Oscha. Georges BLONAY (troisième section) ; W-Uscha. Antoine TARTAGLINO (quatrième section – mortiers) ; W-

RIGEADE (décembre 1944 à mars 1945)

- 4^{ème} compagnie (mitrailleuses et mortiers)²⁵² : W-Ustuf. Michel De GENOUILLAC (... à février 1945) ; W-Ostuf. André TARDAN (février-mars 1945)

II^{ème} Bataillon

Commandeur : W-Hstuf. Maurice BERRET (septembre 1944 à mars 1945)

Adjudant-major : W-Ustuf. Michel De GENOUILLAC (février-mars 1945)

Officier d'ordonnance : W-Ustuf. Philippe ROSSIGNOL ; W-Hscha. Pierre ROSTAING

Officier médical : W-Ostuf. Philippe JOUBERT

- 5^{ème} compagnie²⁵³ : W-Ostuf. Jean WAGNER (septembre 1944 à mars 1945)
- 6^{ème} compagnie : W-Ostuf. Henri LOUIS (septembre 1944 à ...) ; W-Hscha. Michel SAINT-MAGNE (... à ... 1945)
- 7^{ème} compagnie : W-Ustuf. Maxime LEUNE (... 1944 à janvier 1945) ; W-Hscha. Edmond WALTER (janvier à mars 1945)
- 8^{ème} compagnie (mitrailleuses et mortiers)²⁵⁴ : W-Ostuf. Paul DEFEVER

Appui

- 9^{ème} compagnie (obusiers)²⁵⁵ : W-Ustuf. Paul BRIFFAUT (... à novembre 1944) ; W-Ostuf. Jean FRANCAIS (novembre 1944 à mars 1945)
Adjoint : W-Ustuf. Pierre WERNER
- 10^{ème} compagnie (antichars)²⁵⁶ : W-Hstuf. Henri RÉMY (septembre à novembre 1944) ; W-Std.ObJu. Jacques BONNAFONT (novembre 1944 à janvier 1945) ; W-Oscha. Jacques ROBERT (janvier 1945 à ...) ; W-Hscha. Robert GIRARD (... à mars 1945)
Adjoint : W-Std.ObJu. Jacques BONNAFONT (janvier à mars 1945)

Waffen-Panzerjäger-Abteilung der SS 33

Commandeur : W-Stubaf. Jean BOUDET-GHEUSI

Adjudant-major : W-StdObJu. Georges RADICI

Officier médical : W-Hstuf. Paul DURANDY

Officier du ravitaillement : **SS-Ostuf. WEISS**²⁵⁷

Hscha. Louis PARIS (non certain)

Spiess : W-Hscha. Jean PERRIGAULT

252 Chefs de section : W-Oscha. Jean CHATROUSSE (novembre 1944 à janvier 1945) ; W-Oscha. Antoine NOELL (quatrième section, mortiers ; septembre à novembre 1944) ; W-Oscha. Jean-Louis MARTIN (quatrième section ; novembre 1944 à ...)

253 Chefs de sections et sous-officiers notables : W-Hscha. Edmond WALTER (... à janvier 1945) ; W-Oscha. BLAISE (janvier à mars 1945) ; W-Oscha. Pierre RUSKONE (janvier à mars 1945) ; W-Uscha. Jean-Marie CROISILE (section de mitrailleuses lourdes ; septembre-octobre 1944) ; SS-Frw. Uscha. René MAIXENDEAU (section de mitrailleuses lourdes ; ... 1944 à ...) ; W-Std-Ju. Marcel CARLIER (non certain)

Spiess : W-Oscha. BOTH

254 Chefs de section : W-Uscha. Jean-Pierre LEFÈVRE (section de commandement).

255 Chefs de sections : W-Std-ObJu. Abert ROBELIN (non certain) ; W-Uscha. Pierre SOULIER (AP) ; W-Ustuf. Pierre WERNER ; W-Hscha. Marcel DUCHENE

Spiess : W-Uscha. William BERTIN

Ordonnance du chef de compagnie : W-Oscha. Robert LACOSTE

256 Chefs de section : W-Oscha. Robert GIRARD (première section ; ... à janvier/février 1945) ; W-Oscha. Gaston PIERRE (... à février 1945) ; W-Oscha. Serge PROTOPOPOFF (non certain ; ... à janvier 1945) ; W-Oscha. Jacques ROBERT (non certain ; janvier/février 1945 à ...)

257 Désigné à tort par Jean Mabire et Robert Forbes comme un Français. D'après Robert Soulat, il s'agit bien d'un officier Allemand.

Officier de liaison allemand : **SS-Hstuf. KROEPSCH**

- Compagnie FLAK (antiaérienne)²⁵⁸ : SS-Frw. Ustuf. René FAYARD (septembre 1944 à mars 1945)
- Compagnie PAK (antichars)²⁵⁹ : W-Ostuf. Guillaume VEYRIERAS (... à décembre 1944) ; SS-Frw. Ostuf. Serge KROTOFF (?) ; W-Std.ObJu. Pierre VINCENOT (janvier-février 1945)
- Compagnie de canons d'assaut : SS-Frw. Ostuf. Pierre MICHEL
section d'accompagnement : W-Oscha. Marc MONTGOUR

Waffen-Artillerie-Abteilung der SS 33

Commandeur : W-Hstuf. Jean HAVETTE (novembre 1944 à mars 1945)

Adjudant-major : W-Hstuf. Jacques MARTIN (décembre 1944 à mars 1945)

Officier médical : SS-Frw. Ostuf. René FRAYSSE

Officier d'orientation : W-Ostuf. Louis CHAUFOR

Colonne du ravitaillement : W-Oscha. Jean MERMET

- Batterie d'état-major²⁶⁰ : W-Ustuf. Jean GUÉNIN (novembre 1944 à janvier 1945)
- 1^{ère} batterie : W-Oscha. Henri Le GUICHAOUA
Adjoint : W-Std-ObJu. Louis BARELLON
- 2^{ème} batterie : W-Ostuf. Louis SALLE
- 3^{ème} batterie : W-Ostuf. Louis CHAUFOR (?)

Franz. SS-Grenadier-Ausbildungs und Ersatz Bataillon²⁶¹

Commandeur : W-Stubaf. Jean TRAMU (août à octobre 1944) ; **SS-Ostuf. Heinrich HERSCHE** (octobre 1944 à mai 1945)

Chef d'état-major / *Regiment-Adjutant* : W-Hstuf. Jean SCHLISLER (septembre à novembre 1944) ; **SS-Hstuf. KROEPSCH**

Officier chargé de l'instruction : **SS-Ustuf. SCHUELER**

Bureau III : **SS-Ostuf. DICK**

Bureau IV/A (intendance) : W-Ostuf. Jean-Marie LOUIS

Bureau V (aumônerie militaire) : W-Ustuf. Just VERNEY

Bureau VI (instruction politique) : **SS-Ustuf. Alfred ZANDER**

- 1^{ère} compagnie : **SS-Ostuf. Paul LUDWIG**
- 2^{ème} compagnie : SS-Frw. Ostuf. Pierre MICHEL (... à ... 1944)
- 3^{ème} compagnie : **SS-Ostuf. Dr. Heinrich ALLGEIER**
- *Stammkompanie* : W-Ustuf. Jean KIPP (septembre à novembre 1944) ; SS-Frw.Ustuf. Paul PIGNARD-BERTHET (novembre 1944 à janvier 1945) ; W-Hstuf. Georges FLAMAND (16.01.1945 à février 1945)

258 Chefs de section : W-Std-ObJu. Pierre VINCENOT (première section, août à novembre 1944) ; SS-Frw. Uscha. Maurice MARY (avril à novembre 1944) ; SS-Frw. Uscha. André OUVRE (avril à novembre 1944) ; W-Oscha. José BARTHES De MONTFORT (première section, novembre 1944) ; W-Hscha. Pierre JUNQUET (seconde section) ; W-Uscha. André MASSON (troisième section, novembre 1944 à ...)

Spiess : W-Hscha. Louis LENOIR

259 Chefs de section : W-Uscha. Eric LABAT (première section, septembre à décembre 1944) ; W-Oscha. Georges HERIN (troisième section) ; W-Uscha. Christian De La MAZIERE (non certain) ; SS-Frw. Hscha. BRILLET (non certain)

260 Chefs de section : Ustuf. Raymond DAFFAS

Spiess : W-Oscha. Pierre ROSFELDER (11 janvier 1945 à ...).

261 Bataillon de dépôt et d'entraînement.

NB : le présent organigramme date de décembre 1944.